

CHAPITRE TROISIÈME

LE PÉ'POULE

*Si votre poule fait le coq, si votre
femme fait le maître [...]*

Anonyme (XVII^e siècle)

Maupassant publia *Toine* dans le *Gil Blas* du 6 janvier 1885¹.

TOINE

I

« On le connaissait à dix lieues aux environs le père Toine, le gros Toine, Toine-ma-Fine, Antoine Mâcheblé », dit Brûlot, le cabaretier de Tournevent.

Il avait rendu célèbre le hameau enfoncé dans un pli
5 du vallon qui descendait vers la mer, pauvre hameau paysan
composé de dix maisons normandes entourées de fossés et
d'arbres.

Elles étaient là, ces maisons, blotties dans ce ravin couvert
d'herbe et d'ajonc, derrière la courbe qui avait fait nommer ce
10 lieu Tournevent. Elles semblaient avoir cherché un abri
dans ce trou comme les oiseaux qui se cachent dans les sillons
les jours d'ouragan, un abri contre le grand vent de mer, le
vent du large, le vent dur et salé, qui ronge et brûle comme le
feu, dessèche et détruit comme les gelées d'hiver.

15 Mais le hameau tout entier semblait être la propriété
d'Antoine Mâcheblé, dit Brûlot, qu'on appelait d'ailleurs
aussi souvent Toine et Toine-ma-Fine, par suite d'une locu-
tion dont il se servait sans cesse :

« Ma Fine est la première de France. »

20 Sa Fine, c'était son cognac, bien entendu.

Depuis vingt ans il abreuvait le pays de sa Fine et de ses

1. Cf. *Contes et Nouvelles*, Paris, Bibl. de la Pléiade, vol. II, pp. 426-435. Le texte ci-après est repris de F. Court-Pérez, éd., *Contes*, Paris, Hachette, 1981.

Brûlots , car chaque fois qu'on lui demandait :

« Qu'est-ce que j'allons bé, pé Toine ? »

Il répondait invariablement :

25 « Un brûlot, mon gendre, ça chauffe la tripe et ça nettoie la tête; y a rien de meilleu' pour le corps. »

Il avait aussi cette coutume d'appeler tout le monde « mon gendre », bien qu'il n'eût jamais eu de fille mariée ou à marier.

30 Ah! oui, on le connaissait Toine Brûlot, le plus gros homme du canton, et même de l'arrondissement. Sa petite maison semblait dérisoirement trop étroite et trop basse pour le contenir, et quand on le voyait debout sur sa porte où il passait des journées entières, on se demandait comment il
35 pourrait entrer dans sa demeure. Il y rentrait chaque fois que se présentait un consommateur, car Toine-ma-Fine était invité de droit à prélever son petit verre sur tout ce qu'on buvait chez lui.

Son café avait pour enseigne *Au Rendez-vous des Amis*,
40 et il était bien, le pé Toine, l'ami de toute la contrée. On venait de Fécamp et de Montivilliers pour le voir et pour rigoler en l'écoutant, car il aurait fait rire une pierre de tombe, ce gros homme. Il avait une manière de blaguer les gens sans les fâcher, de cligner de l'œil pour exprimer ce qu'il
45 ne disait pas, de se taper sur la cuisse dans ses accès de gaieté qui vous tirait le rire du ventre malgré vous, à tous les coups. Et puis c'était une curiosité rien que de le regarder boire. Il buvait tant qu'on lui en offrait, et de tout, avec une joie dans son œil malin, une joie qui venait de son double
50 plaisir, plaisir de se régaler d'abord et d'amasser des gros sous, ensuite, pour sa régalaide.

Les farceurs du pays lui demandaient :

« Pourquoi que tu ne bé point la mé, pé Toine ? »

Il répondait :

55 « Y a deux choses qui m'opposent , primo qu'a l'est salée, et deusio qu'i faudrait la mettre en bouteille, vu que mon abdomin n'est point pliable pour bé à c'te tasse-là! »

Et puis il fallait l'entendre se quereller avec sa femme! C'était une telle comédie qu'on aurait payé sa place de bon
60 cœur. Depuis trente ans qu'ils étaient mariés, ils se chamaillaient tous les jours. Seulement Toine rigolait, tandis que sa bourgeoise se fâchait. C'était une grande paysanne, marchant à longs pas d'échassier, et portant sur un corps maigre et plat une tête de chat-huant en colère. Elle passait
65 son temps à élever des poules dans une petite cour, derrière

le cabaret, et elle était renommée pour la façon dont elle savait engraisser les volailles.

70 Quand on donnait un repas à Fécamp chez les gens de la haute, il fallait, pour que le dîner fût goûté, qu'on y mangeât un pensionnaire de la mé Toine.

Mais elle était née de mauvaise humeur et elle avait continué à être mécontente de tout. Fachée contre le monde entier, elle en voulait principalement à son mari. Elle lui en
75 voulait de sa gaieté, de sa renommée, de sa santé et de son embonpoint. Elle le traitait de propre-à-rien, parce qu'il gagnait de l'argent sans rien faire, de sapes, parce qu'il mangeait et buvait comme dix hommes ordinaires, et il ne se passait point de jour sans qu'elle déclarât d'un air exaspéré :

80 « Ça serait-il point mieux dans l'étable à cochons un quétou comme ça ? C'est que d'la graisse que ça en fait mal au cœur. »

Et elle lui criait dans la figure :

« Espère, espère un brin ; j'verrons c'qu'arrivera, j'verrons ben ! Ça crèvera comme un sac à grain, ce gros bouffi ! »

85 Toine riait de tout son cœur en se tapant sur le ventre et répondait :

« Eh ! la mé Poule, ma planche, tâche d'engraisser comme ça d'la volaille. Tâche pour voir. »

Et relevant sa manche sur son bras énorme :

90 « En v'là un aileron, la mé, en v'là un. »

Et les consommateurs tapaient du poing sur les tables en se tordant de joie, tapaient du pied sur la terre du sol, et crachaient par terre dans un délire de gaieté.

La vieille furieuse reprenait :

95 « Espère un brin... espère un brin ... j'verrons c'qu'arrivera... ça crèvera comme un sac à grain... »

Et elle s'en allait furieuse, sous les rires des buveurs.

Toine, en effet, était surprenant à voir, tant il était devenu
100 épais et gros, rouge et soufflant. C'était un de ces êtres énormes sur qui la mort semble s'amuser, avec des ruses, des gaietés et des perfidies bouffonnes, rendant irrésistiblement comique son travail lent de destruction. Au lieu de se montrer comme elle fait chez les autres, la gueuse, de se montrer dans les cheveux blancs, dans la maigreur, dans les
105 rides, dans l'affaissement croissant qui fait dire avec un frisson : « Bigre ! comme il a changé ! » elle prenait plaisir à l'engraisser, celui-là, à le faire monstrueux et drôle, à l'enluminer de rouge et de bleu, à le souffler, à lui donner l'apparence d'une santé surhumaine ; et les déformations

- 110 qu'elle inflige à tous les êtres devenaient chez lui risibles, cocasses, divertissantes, au lieu d'être sinistres et pitoyables.
 « Espère un brin, espère un brin, répétait la mère Toine, j'verrons ce qu'arrivera. »

II

- Il arriva que Toine eut une attaque et tomba paralysé.
 115 On coucha ce colosse dans la petite chambre derrière la cloison du café, afin qu'il pût entendre ce qu'on disait à côté, et causer avec les amis, car sa tête était demeurée libre, tandis que son corps, un corps énorme, impossible à remuer, à soulever, restait frappé d'immobilité. On espérait, dans
 120 les premiers temps, que ses grosses jambes reprendraient quelque énergie, mais cet espoir disparut bientôt, et Toine-ma-Fine passa ses jours et ses nuits dans son lit qu'on ne retapait qu'une fois par semaine, avec le secours de quatre voisins qui enlevaient le cabaretier par les quatre membres
 125 pendant qu'on retournait sa paillasse.

Il demeurait gai pourtant, mais d'une gaieté différente, plus timide, plus humble, avec des craintes de petit enfant devant sa femme qui piaillait toute la journée :

- « Le v'là, le gros sapas, le v'là, le propre-à-rien, le fainyant, ce gros soûlot! C'est du propre, c'est du propre! »

Il ne répondait plus. Il clignait seulement de l'œil derrière le dos de la vieille et il se retournait sur sa couche, seul mouvement qui lui demeurât possible. Il appelait cet exercice faire un « va-t-au nord », ou un « va-t-au sud ».

- 135 Sa grande distraction maintenant c'était d'écouter les conversations du café, et de dialoguer à travers le mur quand il reconnaissait les voix des amis. Il criait :

« Hé, mon gendre, c'est té Célestin ? »

Et Célestin Maloisel répondait :

- 140 « C'est mé, pé Toine. C'est-il que tu regalopes, gros lapin ? »
 Toine-ma-Fine prononçait :

« Pour galoper, point encore. Mais je n'ai point maigri, l'coffre est bon. »

- Bientôt, il fit venir les plus intimes dans sa chambre et on
 145 lui tenait compagnie, bien qu'il se désolât de voir qu'on buvait sans lui. Il répétait :

« C'est ça qui me fait deuil, mon gendre, de n'pu goûter d'ma fine, nom d'un nom. L'reste, j'm'en gargarise, mais de ne point bé ça me fait deuil. »

- 150 Et la tête de chat-huant de la mère Toine apparaissait

dans la fenêtre. Elle criait :

« Guétez-le , guétez-le, à c't'heure, ce gros faigniant, qu'y faut nourrir, qu'i faut laver, qu'i faut nettoyer comme un porc. »

155 Et quand la vieille avait disparu, un coq aux plumes rouges sautait parfois sur la fenêtre, regardait d'un œil rond et curieux dans la chambre, puis poussait son cri sonore. Et parfois aussi, une ou deux poules volaient jusqu'aux pieds du lit, cherchant des miettes sur le sol.

160 Les amis de Toine-ma-Fine désertèrent bientôt la salle du café, pour venir, chaque après-midi, faire la causette autour du lit du gros homme. Tout couché qu'il était, ce farceur de Toine, il les amusait encore. Il aurait fait rire le diable, ce malin-là. Ils étaient trois qui reparaissaient tous les jours :
165 Célestin Maloisel, un grand maigre un peu tordu comme un tronc de pommier, Prosper Horslerville, un petit sec avec un nez de furet, malicieux, futé comme un renard, et Césaire Paumelle, qui ne parlait jamais, mais qui s'amusait tout de même.

170 On apportait une planche de la cour, on la posait au bord du lit et on jouait aux dominos, pardi, et on faisait de rudes parties, depuis deux heures jusqu'à six.

Mais, la mère Toine devint bientôt insupportable. Elle ne pouvait point tolérer que son gros faigniant d'homme
175 continuât à se distraire, en jouant aux dominos dans son lit; et chaque fois qu'elle voyait une partie commencée, elle s'élançait avec fureur, culbutait la planche, saisissait le jeu, le rapportait dans le café et déclarait que c'était assez de nourrir ce gros suiffeux à ne rien faire sans le voir
180 encore se divertir comme pour narguer le pauvre monde qui travaillait toute la journée.

Célestin Maloisel et Césaire Paumelle courbaient la tête, mais Prosper Horslerville excitait la vieille, s'amusait de ses colères.

185 La voyant un jour plus exaspérée que de coutume, il lui dit :

« Hé! la mé, savez-vous c'que j'f'rais, mé, si j'étais de vous? »

Elle attendit qu'il s'expliquât, fixant sur lui son œil de
190 chouette.

Il reprit :

« Il est chaud comme un four vot'homme, qui n'sort point d'son lit. Eh ben, mé, j'li f'rais couvrir des œufs. »

Elle demeura stupéfaite, pendant qu'on se moquait d'elle,

- 195 considérant la figure mince et rusée du paysan qui continua :
 « J'y en mettrais cinq sous un bras, cinq sous l'autre,
 l'même jour que je donnerais la couvée à une poule. Ça
 naîtrait d'même. Quand ils seraient éclos, j'porterais à
 vot'poule les poussins de vot'homme pour qu'a les élève. Ça
 200 vous en f'rait d'la volaille, la mé! »
 La vieille interdite demanda :
 « Ça se peut-il? »
 L'homme reprit :
 « Si ça s'peut? Pourquoi que ça n'se pourrait point?
 205 Pisqu'on fait ben couvrir d's œufs dans une boîte chaude,
 on peut ben en mett' couvrir dans un lit. »
 Elle fut frappée par ce raisonnement et s'en alla, songeuse
 et calmée.
 Huit jours plus tard elle entra dans la chambre de Toine
 avec son tablier plein d'œufs. Et elle dit :
 210 « J'viens d'mett' la jaune au nid avec dix œufs. En v'là
 dix pour té. Tâche de n'point les casser. »
 Toine éperdu, demanda :
 « Qué que tu veux? »
 215 Elle répondit :
 « J'veux qu'tu les couves, propre-à-rien. »
 Il rit d'abord; puis, comme elle insistait, il se fâcha, il
 résista, il refusa résolument de laisser mettre sous ses gros
 bras cette graine de volaille que sa chaleur ferait éclore.
 220 Mais la vieille, furieuse, déclara :
 « Tu n'auras point d'fricot tant que tu n'les prendras
 point. J'verrons ben c'qu'arrivera. »
 Toine, inquiet, ne répondit rien.
 Quand il entendit sonner midi, il appela :
 225 « Hé! la mé, la soupe est-il cuite? »
 La vieille cria de sa cuisine :
 « Y a point de soupe pour té, gros faigniant. »
 Il crut qu'elle plaisantait et attendit, puis il pria, supplia,
 jura, fit des « va-t-au nord et des va-t-au sud » désespérés,
 230 tapa la muraille à coups de poing, mais il dut se résigner
 à laisser introduire dans sa couche cinq œufs contre son
 flanc gauche. Après quoi il eut sa soupe.
 Quand ses amis arrivèrent, ils le crurent tout à fait mal,
 tant il paraissait drôle et gêné.
 235 Puis on fit la partie de tous les jours. Mais Toine semblait
 n'y prendre aucun plaisir et n'avançait la main qu'avec des
 lenteurs et des précautions infinies.
 « T'as donc l'bras noué? » demandait Horslaville.

Toine répondit :

240 « J'ai quasiment t'une lourdeur dans l'épaule. »
Soudain, on entendit entrer dans le café. Les joueurs se
turent.

C'était le maire avec l'adjoint. Ils demandèrent deux
verres de fine et se mirent à causer des affaires du pays.
245 Comme ils parlaient à voix basse, Toine Brûlot voulut
coller son oreille contre le mur, et, oubliant ses œufs, il
fit un brusque « va-t-au nord » qui le coucha sur une omelette.

Au juron qu'il poussa, la mère Toine accourut, et devant
le désastre, le découvrit d'une secousse. Elle demeura d'abord
250 immobile, indignée, trop suffoquée pour parler devant
le cataplasme jaune collé sur le flanc de son homme.

Puis, frémissant de fureur, elle se rua sur le paralytique
et se mit à lui taper de grands coups sur le ventre, comme
lorsqu'elle lavait son linge au bord de la mare. Ses mains
255 tombaient l'une après l'autre avec un bruit sourd, rapides
comme les pattes d'un lapin qui bat du tambour.

Les trois amis de Toine riaient à suffoquer, toussant,
éternuant, poussant des cris, et le gros homme effaré paraît
les attaques de sa femme avec prudence, pour ne point
260 casser encore les cinq œufs qu'il avait de l'autre côté.

III

Toine fut vaincu. Il dut couvrir, il dut renoncer aux parties
de dominos, renoncer à tout mouvement, car la vieille le
privait de nourriture avec férocité chaque fois qu'il cassait
un œuf.

265 Il demeurait sur le dos, l'œil au plafond, immobile les
bras soulevés comme des ailes, échauffant contre lui les
germes de volailles enfermés dans les coques blanches.

Il ne parlait plus qu'à voix basse comme s'il eût craint le
bruit autant que le mouvement, et il s'inquiétait de la cou-
270 veuse jaune qui accomplissait dans le poulailler la même
besogne que lui.

Il demandait à sa femme :

« La jaune a-t-elle mangé anuit ? »

Et la vieille allait de ses poules à son homme et de son
275 homme à ses poules, obsédée, possédée par la préoccupation
des petits poulets qui mûrissaient dans le lit et dans le nid.

Les gens du pays qui savaient l'histoire s'en venaient,
curieux et sérieux, prendre des nouvelles de Toine. Ils en-
traient à pas légers comme on entre chez les malades et

280 demandaient avec intérêt :

« Eh bien ! ça va-t-il ? »

Toine répondait :

« Pour aller, ça va, mais j'ai maujeure tant que ça m'échauffe. J'ai des frémis qui me galopent sur la peau. »

285 Or, un matin, sa femme entra très émue et déclara :

« La jaune en a sept. Y avait trois œufs de mauvais. »

Toine sentit battre son cœur. — Combien en aurait-il, lui ?

Il demanda :

290 « Ce sera tantôt ? » avec une angoisse de femme qui va devenir mère.

La vieille répondit d'un air furieux, torturée par la crainte d'un insuccès :

« Faut croire ! »

295 Ils attendirent. Les amis prévenus que les temps étaient proches arrivèrent bientôt, inquiets eux-mêmes.

On en jasaît dans les maisons. On allait s'informer aux portes voisines.

300 Vers trois heures, Toine s'assoupit. Il dormait maintenant la moitié des jours. Il fut réveillé soudain par un chatouillement inusité sous le bras droit. Il y porta aussitôt la main gauche et saisit une bête couverte de duvet jaune, qui remuait dans ses doigts.

305 Son émotion fut telle, qu'il se mit à pousser des cris, et il lâcha le poussin qui courut sur sa poitrine. Le café était plein de monde. Les buveurs se précipitèrent, envahirent la chambre, firent cercle comme autour d'un saltimbanque, et la vieille étant arrivée cueillit avec précaution la bestiole blottie sous la barbe de son mari.

310 Personne ne parlait plus. C'était par un jour chaud d'avril. On entendait par la fenêtre ouverte glousser la poule jaune appelant ses nouveau-nés.

Toine, qui suait d'émotion, d'angoisse, d'inquiétude, murmura :

« J'en ai encore un sous le bras gauche, à c't'heure. »

315 Sa femme plongea dans le lit sa grande main maigre, et ramena un second poussin, avec des mouvements soigneux de sage-femme.

Les voisins voulurent le voir. On se le repassa en le considérant attentivement comme s'il eût été un phénomène.

320 Pendant vingt minutes, il n'en naquit pas, puis quatre sortirent en même temps de leurs coquilles.

Ce fut une grande rumeur parmi les assistants. Et Toine sourit, content de son succès, commençant à s'enorgueillir

de cette paternité singulière. On n'en avait pas souvent vu
 325 comme lui, tout de même! C'était un drôle d'homme,
 vraiment!

Il déclara :

« Ça fait six. Nom de nom, qué baptême! »

Et un grand rire s'éleva dans le public. D'autres personnes
 330 emplissaient le café. D'autres encore attendaient devant la
 porte. On se demandait :

« Combien qu'i en a ?

— Y en a six. »

La mère Toine portait à la poule cette famille nouvelle,
 335 et la poule gloussait éperdument, hérissait ses plumes,
 ouvrait les ailes toutes grandes pour abriter la troupe grossis-
 sante de ses petits.

« En v'là encore un! » cria Toine.

Il s'était trompé, il y en avait trois! Ce fut un triomphe!
 340 Le dernier creva son enveloppe à sept heures du soir. Tous
 les œufs étaient bons! Et Toine, affolé de joie, délivré, glo-
 rieux, baisa sur le dos le frêle animal, faillit l'étouffer avec
 ses lèvres. Il voulut le garder dans son lit, celui-là, jusqu'au
 lendemain, saisi par une tendresse de mère pour cet être si
 345 petiot qu'il avait donné à la vie; mais la vieille l'emporta
 comme les autres sans écouter les supplications de son
 homme.

Les assistants, ravis, s'en allèrent en devisant de l'évène-
 ment, et Horslerville resté le dernier, demanda :

350 « Dis donc, pé Toine, tu m'invites à fricasser l'premier
 pas vrai? »

A cette idée de fricassée, le visage de Toine s'illumina, et le
 gros homme répondit :

« Pour sûr que je t'invite, mon gendre. »

N.B. : *brulôt* : eau-de-vie brûlée avec du sucre ; *bé* : boire ; *sapas* : glouton ;
quetou : cochon ; *espère* : attends ; *guétez* : regardez ; *anuît* : aujourd'hui ; *fremis* :
 fourmis.

L'étude de ce texte permettra d'illustrer les relations entre l'analyse narrative (qui relève de la dialectique) et l'analyse isotopique (qui appartient à la thématique).

I. LA DIALECTIQUE

Nous procédons d'abord à une segmentation en trois épisodes, qui correspondent d'ailleurs inexactement aux trois parties de la nouvelle. Nous ne prétendons pas pour autant présenter une analyse narrative étendue, fondée sur un inventaire complet des graphes thématiques (il y faudrait un livre entier).

1. Le premier épisode

A. Les acteurs

Nous retenons pour l'instant les trois principaux² :

a) Toine (sans distinguer encore entre ses diverses dénominations et descriptions).

b) La femme (*la vieille, sa femme, etc.*).

c) Les paysans. Cet acteur est désigné tantôt collectivement, tantôt partitivement, tantôt distributivement : *on, le pays, un consommateur, la contrée, les gens, les farceurs du pays, les consommateurs, des buveurs, etc.*

Les autres acteurs, comme les gens de la haute, les poules, l'alcool, ne seront mentionnés qu'au besoin.

B. Les échanges et le manque initial

Entre Toine et les paysans³ un échange d'alcool est de règle (l. 21-38) : "il abreuvait le pays de sa Fine et de ses Brûlots"; en compensation Toine-Fine "était invité de droit à prélever son petit verre sur tout ce qui se buvait chez lui".

2. Ils cumulent le plus grand nombre de rôles narratifs.

3. Pour faciliter la lecture, nous adoptons ces conventions : les acteurs sont désignés par une de leurs dénominations jugée typique ; ces désignations ne sont pas signalées par une graphie particulière, bien qu'elles recouvrent des contenus construits.

Cet échange d'alcool est redoublé par un échange de plaisirs (l. 39-51) : "il vous tirait le rire du ventre [...] une joie qui venait de son double plaisir [...]". La valorisation de cet échange entraîne la notoriété de Toine⁴ (cf. l. 1-3).

Toutefois, la vente d'alcool est un échange inégal, puisque, outre de gros sous, Toine en retire de quoi boire tout son saouïl (cf. "son double plaisir", l. 51). Les mots *de droit* (l. 37) attirent l'attention sur l'illégitimité du prélèvement qu'il opère : dans les usages toujours en vigueur en France, le patron d'un débit de boissons n'est jamais dispensé d'arroser en retour ceux qui lui payent à boire.

Toine reçoit donc plus qu'il ne donne, et son grossissement illustre le privilège qu'il s'arroge dans cet échange inégal⁵.

Voilà pour la boisson, voyons la nourriture. La mère Toine engraisse non seulement ses poules, mais son époux ("il mangeait [...] comme dix hommes ordinaires") : d'où la comparaison avec un cochon⁶ (l. 79). Or, Toine ne lui donne rien en échange : notamment, il ne lui a pas donné d'enfant⁷ (cf. l. 28). Le petit nom *ma planche* (l. 87) accuse une absence significative de poitrine.

Remarque : L'homonymie *mé* (mer) et *mé* (mère) autorise à penser que Toine ne "consomme" pas son union. À propos de la *mé* (mer) il conclut : " 'mon abdomen n'est point pliable pour bé à c'te tasse-là !'. *Et puis* il fallait l'entendre se quereller avec sa femme⁸ !" (l. 58-59).

Toine est donc débiteur à l'égard de sa femme et des paysans. La manière dont il les désigne indique la nature de ses dettes : (i) il appelle sa femme *la mé* bien qu'il ne lui ait pas fait d'enfant ; (ii) "Il avait aussi cette coutume d'appeler tout le monde *mon gendre* bien qu'il n'eût jamais eu de

4. Effet tactique : la conséquence est énoncée avant la cause.

5. Toutefois cet échange n'est pas considéré comme tel dans l'univers des buveurs ; du moins sont-ils comblés en écoutant Toine se quereller avec sa femme : "on aurait payé sa place de bon cœur", l. 60.

6. Voire un sac à grains (l. 84, l.96) : or, on engraisse la volaille avec du grain...

7. L'expression *donner un enfant* résume à merveille l'axiologie sous-jacente. On sait expressément qu'il n'a pas de fille, et aucun garçon n'est mentionné.

8. Nous soulignons. Sauf mention, les italiques seront de notre fait. La connexion métaphorique entre la mer et la femme sera confirmée plus loin. Quant à la connexion entre l'amour et la boisson, elle est banale, des *ivresses* d'Emma Bovary à la théorie du *verre d'eau* chez Lénine.

filles mariées ou à marier” : il doit donc des filles à la collectivité des hommes.

Sa carence s'étend ainsi à la filiation comme à l'alliance. Ce déséquilibre des échanges matrimoniaux redouble celui des échanges économiques. Tel est le manque initial — relativement au système des valeurs sociales — dont la suite du récit va amener la liquidation.

Remarque : Le ton presque lévi-straussien de ce début d'analyse ne doit pas surprendre le lecteur : c'est seulement après une analyse narrative “classique” que nous caractériserons les diverses versions internes du récit.

C. L'affrontement et le conflit

La vieille prend l'initiative du défi qui commence le processus de liquidation du manque, en répétant une menace d'animalisation (“ça serait-il point mieux dans l'étable à cochons [...]” l. 79), et une menace de mort (“ça crèvera⁹ [...]”, l. 84, 96).

Toine répond par un défi qui se situe aussi sur une isotopie animale : “tâche d'engraisser comme ça de la volaille [...] En v'la un aileron¹⁰ [...]” (l. 87-90). Les gens du pays renforcent par leur rire (*un délire de gaieté*) le caractère provocateur de ce défi.

Le conflit consécutif oppose Toine et la mort : seule l'attaque de la mort est manifestée (l. 98-111). Toute résistance de Toine est éludée : du moins la fonction *contre-attaque* prévue par le modèle narratif présenté plus haut est “remplacée” par le blanc qui sépare les deux premières parties.

La conséquence du conflit est manifestée¹¹ l. 114, et l'épreuve s'achève, classiquement, par un déplacement (l. 115-125).

On peut considérer alors que la vieille et la mort sont deux acteurs d'un même agoniste :

(i) Elles réussissent le même processus d'engraissement : la vieille “était renommée pour la façon dont elle savait engraisser les volailles” (l. 66-67) ; la mort “prenait plaisir à l'engraisser [Toine]” (l. 107).

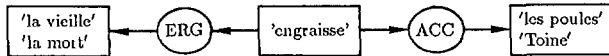
9. Les *ça* répétés soulignent la menace de déshumanisation. Cf aussi l. 110 *une santé surhumaine*.

10. Ce brandissement provocateur du bras nu pourrait conduire à une recherche sur la sémiotique du bras d'honneur en Normandie à la fin du XIX^e siècle.

11. Elle est marquée par l'aspect perfectif et singulatif du passé simple, qui s'oppose à l'aspect imperfectif et itératif des imparfaits dans la première partie.

De plus, la mort se montre généralement “dans la maigreur” (l. 104) ; et la vieille a “un corps maigre et plat¹²” (l. 64).

Corrélativement, Toine se compare à une volaille (cf. *un aileron*, l. 90). On a donc :



La connexion entre la vieille et la mort est ici de type symbolique, celle entre Toine et les poules, de type métaphorique ; la seconde renforce la plausibilité de la première.

(ii) En outre, les rôles narratifs de la vieille et de la mort se complètent : dans la même épreuve, l'une prend l'initiative de l'affrontement ; l'autre, du conflit.

Si bien que la mort réalise la menace proférée par la vieille ; la description de ses ravages est d'ailleurs encadrée par deux *espère un brin*¹³ répétés (l. 95 et 112). La menace de métamorphose en porc (l. 91) se trouve ainsi réalisée après l'attaque (cf. “ce gros fainiant qu'i faut nourrir, qu'i faut laver, qu'i faut nettoyer comme un porc”, l. 153-154).

2. Le deuxième épisode

Son début (l. 126-172) répète celui du premier, mais sur un mode inéferatif (cf. “plus timide, plus humble”, l. 127).

A. La mise au pas

Privé de mouvement¹⁴, Toine continue ses échanges sociaux avec les paysans, mais seuls trois d'entre eux viennent le voir régulièrement : il dialogue, mais couché et “à travers le mur” (l. 136), non plus “debout sur sa porte”.

12. Ajoutons qu'elle est comparée à un *chat-huant* (l. 64 et 150) ; or, dans notre tradition culturelle, le hibou est lié à la mort : par exemple Atropos le prend pour interprète ; cf. aussi La Fontaine, *Fables*, XI, 9.

13. Nous ne pouvons hélas étudier dans le détail les structures tactiques fort raffinées de ce texte.

14. Dès le titre, l'aphérèse de son nom, plusieurs fois répétée, présage l'hémiplégie.

Il les fait rire, mais moins ("Tout couché qu'il était [...] il les amusait encore", l. 163). Ils se divertissent encore, mais en jouant aux dominos, petit jeu bénin s'il en fut¹⁵.

L'échange inégal d'alcool a cessé ou plutôt s'est inversé : alors que dans le premier épisode Toine buvait plus que les paysans, à présent il se désole "de voir qu'on buvait sans lui" (l. 145) : c'est une étape vers la liquidation du manque. Mais par ses *mon gendre* (l. 139 et 147) Toine se pose encore en débiteur de filles.

L'affrontement entre Toine et la vieille se reproduit aussi, mais sur un mode infératif pour ce qui concerne Toine ("il clignait seulement de l'œil derrière le dos de la vieille", l. 132).

Le rapport de force s'accroît encore en sa défaveur, car la vieille ne décolère pas. La dette de Toine à son égard s'est en effet accrue : il ne gagne plus d'argent, lui prend son temps ; et il est moins que jamais en mesure de lui faire des enfants¹⁶.

Même limités, ses échanges sociaux avec les gens du pays — et particulièrement le jeu captivant des dominos — font obstacle à la liquidation de sa dette à l'égard de la vieille. Aussi passe-t-elle aux actes et *culbute-t-elle la planche*¹⁷ (l. 177). La couvaion qu'elle va lui imposer est incompatible avec ce jeu (cf. l. 233-240 : Toine "n'avancait la main qu'avec des lenteurs et des précautions infinies"). Mais elle permettra de le rendre productif (économiquement), et le conduira en quelque façon à liquider sa dette matrimoniale de filiation.

B. La mission

Ici le groupe des paysans se scinde et ils choisissent entre deux rôles narratifs : soit filer doux à l'exemple de Toine ("Célestin Maloisel et Célestaire Paumelle courbaient la tête", l. 182) ; soit continuer à provoquer la *mé* ("Prosper Horslaville excitait la vieille, s'amusait de ses colères", l. 184).

Prosper se détache du groupe des paysans pour conseiller à la vieille de rendre productive l'oïseté de Toine, et de transformer son lit, lieu de

15. Cf. cette phrase de Nerval : "Cela finissait toujours par une partie de dominos, jeu spécialement silencieux et méditatif."

16. "Mon abdomen n'est point pliable" (l. 57) peut être lu comme une annonce plaisante de sa paralysie.

17. Rappelons que Toine l'appelle *ma planche* mais ne la culbute pas.

paresse (forcée), en lieu d'engendrement¹⁸. En remplissant ce rôle typique d'adjuvant, Prosper permet le début d'une nouvelle épreuve.

L'affrontement y prend la forme d'un contrat forcé. La vieille impose à Toine d'utiliser ses bras comme des ailes et de faire éclore des œufs. Elle établit par là un échange socialement équitable : travail (fourni par l'homme) contre nourriture (cuisinée par la femme¹⁹). Ce contrat forcé fait obstacle aux échanges entre Toine et les paysans : on l'a vu pour le jeu de dominos. Cela apparaît surtout quand Toine (lui qu'on venait *écouter* naguère, cf. l. 42) écrase des œufs en se tournant pour écouter les nouvelles du pays (l. 247-249).

La réaction de la vieille marque le commencement du conflit qui suit le contrat forcé²⁰. Il présente des analogies avec le conflit du premier épisode : Toine subit des *attaques* (l. 259) et ne peut se défendre²¹. Les premières lignes de la troisième partie énoncent la conséquence du conflit.

3. Le troisième épisode

Il commence ainsi avec un léger décalage²² entre structures tactique et dialectique.

A. La prouesse (l. 265-354)

L'acteur animal 'les œufs' introduit dans l'épisode précédent y était l'objet d'une transmission forcée. Il devient ici le destinataire de Toine, qui lui transmet sa chaleur.

Ce don forcé apparaît comme une réparation de l'échange inégal au premier épisode : l'alcool et la chaleur sont substituables dans ce texte ; le nom de *Brûlot* (cf. l. 3, 16, 30) conjoint ces deux contenus, et il est à

18. Nous précisons plus loin si Prosper constitue un acteur singulier de l'agoniste dont relèvent les gens du pays ou s'il relève d'un autre agoniste.

19. Le *j'verons ben c'qu'arrivera* (l. 222) reprend significativement les formules analogues des l. 95 et 113.

20. Le contrat forcé est une forme déceptive de l'affrontement.

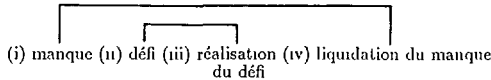
21. Cf. "Toine eut une attaque" (l. 114) : cet interprétant lexical confirme que la vieille et la mort sont deux acteurs substituables.

22. Il y a là un effet de *contretemps*, rythme sémantique courant en littérature. Il est souligné, comme à la fin du premier épisode, par l'alternance imperfectif (l. 258-260)/perfectif (l. 261).

nouveau attribué à Toine quand il commence à couvrir (l. 245). Mais pour que l'on puisse à bon droit parler de réparation, il faudrait montrer que les poussins et les paysans sont deux acteurs d'un même agoniste : or, nous ne pouvons l'affirmer à ce point de l'exposé (cf. *infra*, II).

Par ailleurs, par la sanction ("il dut couvrir" l. 261), la vieille relève et accomplit le défi de Toine au premier épisode : à "En v'la un aileron" (l. 90) répond "les bras soulevés comme des ailes" (l. 266). Et dans "tâche d'engraisser comme ça de la volaille" (l. 87), *comme ça* devient susceptible d'une nouvelle lecture, non plus seulement en tant que comparatif ('comme mon bras') mais comme instrumental ('avec mon bras'). Enfin, la comparaison insultante *comme un sac à grain* (l. 84, 96) se trouve étrangement justifiée : Toine contient en quelque sorte la *graine de volaille*²³ (l. 219) ou les *germes de volaille* (l. 267).

L'accomplissement du défi initial laisse présager la liquidation du manque, conformément à une structure "en chiasme"²⁴ fréquente dans le conte populaire :



Le récit de la prouesse qui liquidera le manque se divise en deux sections.

A. La rivalité avec la poule jaune est une forme — dérisoire — d'affrontement (cf. l. 269 : "il s'inquiétait de la couveuse jaune") ; il comporte bien entendu un défi (énoncé par la vieille : "la jaune en a sept" l. 286) et une menace (cf. "angoisse" l. 289).

À cet endroit du récit, les caractérisations antithétiques qui opposaient Toine et sa femme dans les épisodes précédents sont suspendues : ils sont qualifiés de la même manière, dans la mesure où ils partagent les mêmes émotions : "sa femme entra très émue" (l. 285) et "Toine sentit battre son cœur" (l. 287). À l'angoisse de Toine (l. 289) répond la "crain-

23. À cet endroit du texte la couvaison n'était encore qu'un projet (cf. "cette graine de volaille que sa chaleur ferait éclore"). Dans les textes littéraires, les lexies (comme ici *sac à grain*) sont souvent resémantisées : elles font non seulement l'objet d'une interprétation globale, mais encore d'une interprétation analytique.

24. Cette succession de type *a b a* dans le temps fictif constitue un rythme dialectique.

te” qui torture la vieille (l. 291).

Cette parité enfin trouvée annonce une réparation paradoxale dont nous verrons les raisons : Toine n’a pas fécondé sa femme, mais elle le “féconde” en déposant ses œufs sous ses bras.

Autre réparation, les échanges épistémiques avec les paysans qui marquaient le début du récit (l. 1-7 et 30-49) reprennent alors : les gens viennent non plus par “curiosité [...] de le regarder boire” (l. 47) mais “curieux et sérieux” (l. 278) pour le regarder couvrir²⁵.

Remarque : Sur le plan tactique, la rivalité de Toine et de la jaune, puis les visites des paysans sont décrites par de courts paragraphes alternés selon la forme *a b a b* ; ils présentent une intensification progressive (l. 268-276, 277-284, 285-293, 294-299).

B. La deuxième section décrit le conflit consécutif à l’affrontement, c’est-à-dire la prouesse proprement dite et ses conséquences. Elle se divise en cinq groupes gradués par intensification : (i) l. 297-308, (ii) l. 309-321, (iii) l. 322-337, (iv) l. 338-339, (v) l. 340-354. Leur structure typique comprend trois sortes d’interactions.

a) L’échange entre Toine et les poussins se résume schématiquement ainsi : il leur donne la vie (cf. l. 345) ; il en reçoit une émotion (l. 303, 312, 341, où il est “affolé de joie”).

b) Quant aux gens du pays, Toine leur donne un spectacle (l. 306 : “les buveurs firent cercle comme autour d’un saltimbanque” ; cf. aussi l. 317-318, 323). Il en reçoit une glorification (“ce fut un triomphe”, l. 339 ; il est “glorieux”, l. 342). Pour lui, il s’agit d’une restauration de sa popularité initiale.

Remarque : Si l’on pouvait coder de manière univoque ces échanges narratifs comme ceux d’un conte populaire, le premier correspondrait à l’épreuve principale et le second, à l’épreuve glorifiante.

c) L’interaction avec la vieille se réduit à un don forcé : elle recueille les poussins et les emporte “sans écouter les supplications de son homme” (l. 346). Cette sanction, négative pour Toine, est positive pour la vieille — selon le système des valeurs sociales : elle reçoit de Toine son dû, d’abord

25. Cela confirme que la couvaison répare le trop-perçu d’alcool. La transformation affecte l’état d’esprit des paysans : eux qui venaient “pour rigoler” (l.42) sont maintenant *sérieux*.

du travail (couver), puis des enfants (des poussins). Cette rétribution répare le manque initial, pour ce qui la concerne.

d) À la rétribution de la vieille (sur l'axe de la filiation) succède celle de Prosper Horslaville (sur celui de l'alliance). Elle prend la forme d'un contrat : au mandement de Prosper (l. 350) Toine répond par une acceptation performative : "Pour sûr que je t'invite, mon gendre" (l. 354). Il compense ainsi l'inégalité de ses échanges initiaux avec les paysans : il recevait indûment à boire ; il invite à manger comme il se doit.

Cette ultime réplique, en tous points admirable, suffirait cependant à récuser, par ses ambiguïtés, toute la lecture préliminaire que nous venons de faire :

(i) Toine offre de bon gré à Prosper ce qu'il vient de refuser à sa femme. Une psychologie superficielle des "personnages" mettrait volontiers cette inconséquence apparente sur le compte de la naïveté de Toine²⁶. Nous verrons qu'elle met en jeu un changement d'isotopie générique.

(ii) Il rend à un seul, sous la forme de nourriture, la boisson qu'il doit à tous.

(iii) Il se promet joyeusement de manger l'"enfant" qu'il protégeait²⁷.

(iv) Il rétribue Prosper, à cause de qui sa femme l'a contraint à couver.

4. Le code des lieux

Pour corroborer cependant la segmentation narrative que nous venons de proposer, étudions les déplacements des acteurs, quitte à introduire un excursus.

Dans le premier épisode, deux lieux s'opposent à l'évidence : le café, lieu ouvert des échanges sociaux (Toine passe son temps "sur sa porte") ; et "une petite cour, derrière le cabaret", lieu clos où la vieille élève ses poules. Deux espaces antithétiques s'associent ainsi à Toine et à sa bourgeoise.

Un lieu intermédiaire, la chambre, apparaît au deuxième épisode : il donne d'un côté sur le café (puisqu'on peut "entendre ce qu'on disait à

26. Dans notre interprétation provisoire du récit, cette inconséquence pré-tendue souligne la prééminence de l'alliance sur la filiation ; Toine fait preuve d'une socialité parfaite, puisqu'il offre son "enfant" à son "gendre", bien qu'il ait manifesté le désir de le garder auprès de lui.

27. Son nom, *Mâcheblé* (l. 2, 16) se justifie alors, si l'on se souvient que les poussins dans l'œuf étaient de la "graine de volaille" (l. 219).

côté”, l. 116), et de l’autre sur la cour, par sa fenêtre (cf. l. 151). Les deux mouvements du paralytique, le *va-t-au nord* et le *va-t-au sud*, marquent des oscillations entre les espaces polaires. La partie de dominos pourrait concilier ces deux espaces, puisque le jeu vient du café et la planche, de la cour²⁸ ; mais la vieille “culbutait la planche, saisissait le jeu” (l. 177). La contradiction entre les deux espaces demeure donc, puisqu’en se tournant vers le café Toine écrase les œufs (qui viennent de la cour).

Le troisième épisode amènera une conciliation. Les buveurs, venus du café, “envahirent la chambre” (l. 306). Et elle est alors ouverte sur la cour : “on entendait par la fenêtre ouverte glousser la poule jaune” (l. 310).

5. Interprétations de la structure narrative et versions internes du récit

La structure narrative dont nous venons de présenter cursivement les articulations décrit, sauf incartades signalées, le niveau événementiel du récit²⁹. Elle relève de la composante dialectique du texte et, en principe, elle pourrait être décrite indépendamment des axiologies investies dans ce texte (et qui relèvent de la composante thématique). Le principe invoqué n’a toutefois rien d’un postulat ni d’un axiome : il est inspiré par un réductionnisme méthodologique utile pour la commodité de l’exposé, mais qui doit rester temporaire.

En fait, même au niveau événementiel du récit, on doit, pour reconnaître et coder les fonctions, recourir (implicitement ou non) à la composante thématique.

Certes, les théories du récit développées ces trente dernières années militent pour la plupart en faveur de l’illusion formaliste que le récit est articulé par une structure formelle indépendante des contenus investis. Mais l’identification des “formes” narratives (comme, au palier inférieur, celle des formes phrastiques³⁰) nécessite une connaissance de la composante thématique du texte.

Si bien que le codage des graphes thématés en fonctions narratives

28. Site de la vieille, que Toine nomme *ma planche*.

29. Elle est constituée par l’interaction d’acteurs au sein de fonctions.

30. Pour une syntaxe “formelle”, les phrases *Pierre se soigne à l’hôpital* et *Pierre se soigne à la maison* devraient être représentées de la même manière. Pourtant la première est plutôt passive et la seconde, plutôt active : pour établir cette distinction structurelle il faut recourir à des considérations sémantiques, voire encyclopédiques.

ne peut être présenté comme une étape préliminaire à l'analyse du récit proprement dite : il en est aussi en quelque sorte l'aboutissement. En effet, il n'y a pas d'origine absolue à l'interprétation : les processus d'assignation du sens ne sont ni séquentiels ni linéaires. Il faut "avoir fini" la description globale du texte avant de pouvoir commencer le codage (local) des fonctions : c'est là une des formes que prend en matière d'analyse narrative le cercle herméneutique qui, en l'occurrence, n'a rien de vicieux.

On ne s'étonnera donc pas si l'analyse narrative qui commence cette étude énonce une interprétation intrinsèque : une telle interprétation explore l'interaction de toutes les composantes textuelles. Et comme les autres, les composantes dialectique et thématique ne peuvent être séparées que par un artifice temporaire.

En étudiant les interactions entre acteurs, et notamment les échanges, nous avons mis en évidence les manques initiaux et les médiations qui conduisent à leur réparation finale : ils déterminent le dynamisme du récit³¹.

Mais manques et réparations ne sont identifiables que relativement à un système de valeurs ; ici, celui des valeurs sociales. En voici les principaux *topoi*, rapportés aux univers de deux acteurs :

La vieille : Il faut travailler pour vivre ; Il faut engendrer des enfants. Les gens : Il faut rire entre hommes ; Il faut payer sa tournée ; Il faut donner ses filles à marier.

Relativement à ces *topoi*, on peut faire correspondre des agonistes aux acteurs selon une grammaire narrative classique. Au stade final du récit, on a :

31. Deux grandes conceptions du dynamisme narratif rivalisent aujourd'hui : celle qu'on pourrait dire interactionnelle met l'accent sur les déséquilibres des échanges entre acteurs. Elle est bien représentée en folkloristique (depuis Propp, cf. les travaux de Mélétiński, Pop, notamment) en anthropologie sociale (Lévi-Strauss), en mythologie comparée (à la suite des travaux de Dumézil).

La seconde, non plus "sociologique", mais psychologique, rapporte la dynamique narrative aux intentions des acteurs (souvent confondus avec des personnages) : elle est illustrée dans le discours toujours vivace des belles-lettres (psychologie romanesque de tradition humaniste) ; dans celui de la critique psychanalytique (où les pulsions viennent fonder et démentir les intentions) ; dans celui de la psychologie cognitive enfin (cf. la théorie des plans selon Abelson, et sa contribution à l'analyse narrative en Intelligence artificielle).

niveau agonistique : agonistes	héros destinataire	adjuvant destinataire	traître destinateur	objet de valeur
niveau événementiel : acteurs	'la vieille' 'la mort'	'Prosper'	'Toine'	'les poussins'

Selon ce codage des agonistes, on peut ainsi caractériser les épreuves du récit :

Au premier épisode, l'épreuve qualifiante pour le héros (et disqualifiante pour le traître) est réussie par l'acteur 'à mort' : c'est l'attaque qui paralyse Toine.

Au deuxième épisode, l'épreuve principale est réussie par 'la vieille' quand, par ses *attaques*, elle force Toine à couvrir immobile.

Au troisième épisode, elle reçoit sa rétribution, l'objet de valeur mais, paradoxalement c'est Toine qui reçoit une glorification de la part des gens du pays.

Naturellement, cette version interne du récit soulève bien des difficultés, dont voici les principales. Les gens du pays devraient être les destinataires ultimes de l'objet de valeur : conformément à la structure narrative canonique, le manque initial serait alors liquidé. Ici, mis à part Prosper (dont on confirmera plus loin qu'il relève d'un autre agoniste que les gens du pays), les bénéficiaires ultimes restent selon toute vraisemblance les gens de la haute (l. 68) à qui la vieille vend ses poules. Cet écart significatif ne remet toutefois pas en cause notre première version interne du récit. Il la confirme plutôt.

En revanche, on doit la relativiser (sans pour autant la récuser) puisqu'elle n'est relative qu'à un secteur des composantes thématique et dialogique du texte : l'univers de la vieille, pour l'essentiel. Or, la narration elle-même récuse cette version du récit. On sait que traditionnellement le héros, l'adjuvant et l'objet de valeur appartiennent à l'espace des valeurs positives, le traître, à celui des valeurs négatives. Or, bien que l'univers du narrateur ne soit présenté qu'implicitement, un simple inventaire des évaluations atteste que :

(i) Les poussins n'y sont pas valorisés.

(ii) La vieille est explicitement dévalorisée (cf. l. 71-81 : "elle était née de mauvaise humeur [...]"; "avec férocité", l. 264). Et la mort, qui relève du même agoniste, est évaluée de même (cf. "la gueuse", l. 103).

(iii) Prosper n'est guère mieux traité : "un petit maigre avec un nez de furet" (l. 167) qui "excitait la vieille" (l. 183) ; il se situe dans le même

camp.

(iv) Enfin, même si l'on attribue aux gens du pays des évaluations positives de Toine comme "ce farceur" (l. 162), "ce malin-là" (l. 163), d'autres descriptions comme "le paralytique" (l. 252) ou "le gros homme effaré" (l. 258) ne peuvent être attribuées qu'au narrateur. Sans être positives, elles ne sont pas défavorables³².

On serait alors conduit à un autre codage :

agonistes	héros	opposant	traître	objet
acteurs	'Toine'	'la vieille'	'Prosper'	'les poussins'

Selon ce codage, le manque initial serait causé par l'attaque ; le chantage de la vieille serait l'épreuve qualifiante ; la couvée, l'épreuve principale ; et l'éclosion, l'épreuve glorifiante (qui rend à Toine sa célébrité et restaure ses échanges euphoriques avec les gens du pays, cf. l. 322-329).

Cette autre version interne s'accorde bien avec les données textuelles. Par exemple, les rôles du "traître" conviennent à Prosper (cf. sa ruse l. 195, et sa manière de duper le héros fait de lui le destinataire final)³³.

Cependant il faut souligner le caractère paradoxal des épreuves :

— L'épreuve qualifiante, ordinairement sanctionnée par l'acquisition d'une compétence, se conclut ici par la privation d'une capacité.

— L'épreuve principale est décrite comme une défaite ("Toine fut vaincu", l. 261) ; le voici donc un "héros" malgré lui.

— L'épreuve glorifiante n'est valide que dans l'univers de Toine et dans celui des gens du pays (mais non dans ceux de la vieille et du narrateur). Elle est sanctionnée non par une rétribution mais par une dépossession : le contraste entre une réussite subjective (cf. l. 323) et un échec

32. Certains commentateurs y ont vu, à bon droit sans doute, des instructions indirectes d'évaluation positive. Dans une édition scolaire, (*Contes : Scènes de la vie de province*, Paris, Bordas, 1976, p. 71), D. et P. Cogny proposent cet exercice : "Montrez comment Maupassant prépare la sympathie et l'émotion en faveur de Toine, du jour où il est malade (d'une maladie qui est pourtant un châtement normal)". La parenthèse trahit la difficulté qu'éprouvent les auteurs à concilier les diverses versions internes du récit.

33. Du moins pour la tradition interprétative conforme à des genres traditionnels comme le fabliau, un ancêtre de la nouvelle. Remarquer par exemple la comparaison entre Prosper et un renard.

objectif disqualifie encore le "héros". L'invitation à Prosper confirme sa naïveté. Enfin cette glorification singulière n'efface pas le caractère infamant, pour le sens commun, de la transformation d'un homme en poule couveuse³⁴.

Avant de comparer les deux versions internes du récit dont nous venons d'esquisser les contours, confirmons qu'il n'en existe pas d'autre au niveau d'analyse retenu.

L'univers des gens du pays ne permet pas de produire de version interne distincte de la précédente dans la mesure où les valeurs qu'il recèle ne sont pas distinctes de celles de Toine : le rire, la régalade et le jeu (de dominos). Ces valeurs collectives masculines s'opposent à celles de la vieille, qui n'y voit que paresse et goinfrerie. Au rire, elle oppose sa mauvaise humeur ; à la régalade, sa maigreur ; et au jeu, son travail incessant (l. 65-66).

Quant à l'univers d'assomption du narrateur, pour autant qu'on puisse le délimiter, il ne contient pas de valeurs spécifiques explicites. Toutefois, son foyer énonciatif est plus proche des univers de Toine et des gens du pays que de celui de la vieille : en effet, les propos de la vieille sont souvent rapportés au style indirect (cf. l. 75 et 173-181), alors que ceux des autres le sont souvent au style semi-direct (cf. "ce malin-là", l. 164, "pardi", l. 171)³⁵. Enfin "la gueuse" (l. 103) ne peut être attribué qu'au narrateur (tout le reste du paragraphe est dans un style dont le niveau diastatique ne peut être rapporté à aucun des acteurs) : le ton de cette incise rapproche encore le narrateur de Toine et des gens du pays³⁶. Il en partage d'ailleurs les évaluations malgré la différence des styles (comparer par exemple le tour populaire de "il aurait fait rire une pierre de tombe" (l. 42) et le ton littéraire de "risibles, cocasses, divertissantes", l. 110-111).

Au demeurant, quand dès le début du premier épisode le narrateur adopte cette position énonciative proche des gens du pays, il conduit l'interprétation vers la version interne qui leur est associée. En témoignent

34. Nous détaillerons plus loin les processus d'animalisation et de féminisation.

35. Voir aussi les six dénominations et descriptions de Toine (l. 1-3) : elles témoignent non seulement de sa popularité parmi les gens du pays, mais traduisent par leur nombre la multiplicité de cet acteur collectif.

36. Comme on le voit, une position énonciative est un point de repère sémantique qui origine corrélativement des déictiques spatiaux, temporels, aspectuels, modaux, personnels, ainsi que des évaluations.

notamment l'usage du *on* (l. 1-59) et surtout du *vous* (l. 46) qui tous deux peuvent être inclusifs : si bien que le lecteur ainsi représenté est engagé à se compter parmi les gens du pays³⁷. D'ailleurs, en règle générale, un contrat implicite conduit l'interprétation vers la position énonciative du narrateur³⁸.

Tout cela rend la seconde version interne du récit plus "naturelle", et plus aisée à construire. Cependant, à l'évidence, le narrateur ne s'en tient pas à sa position énonciative initiale³⁹, ce qui dissuade le lecteur de se satisfaire d'une seule version interne.

Si l'on compare à présent les deux versions, les disparités évidentes touchant le codage des agonistes comme la nature et la position du manque initial et des épreuves ne peuvent masquer leur unité profonde. Dans les deux cas, un manque important paraît liquidé par une réparation dérisoire : bien que content de son succès, Toine reste paralysé, la vieille reçoit dix poussins sans plus ; les gens du pays se satisfont du spectacle. La disparate entre manque et réparation tient évidemment à la substitution des poussins aux objets de valeur initiaux : ces bestioles n'ont qu'une faible valeur économique ; leur valeur filiale et matrimoniale est assurément minime.

5 Du succès apparent⁴⁰, on peut conclure à l'échec réel (dans l'univers de référence, ici celui du narrateur).

II. L'ANALYSE ISOTOPIQUE DU RÉCIT

Une version interne d'un texte résulte de l'interaction d'un secteur de sa composante dialectique et d'un secteur de sa composante thématique. Quand sa composante dialogique comprend plus d'un univers, chacun d'eux peut être le site d'une version interne.

37. Les processus psychologiques d'identification qui permettent de construire les acteurs sont évidemment orientés par des indices linguistiques.

38. Ne serait-ce que pour tout ce qui touche à la véridiction, (cf. *supra* comment la rupture de ce contrat par Schéhérazade retentit sur l'interprétation de *l'Histoire du petit bossu*).

39. Cf. l. 91 sqq., les évaluations péjoratives (et l'abandon du *on*) : "les consommateurs tapaient du poing sur les tables en se tordant de joie, tapaient du pied sur la terre du sol, et crachaient par terre dans un délire de gaieté". On peut estimer que les allotopies entre traits évaluatifs (ici afférents) sont l'indice d'un changement de position énonciative.

40. Il n'appartient qu'à l'univers de Toine et des gens du pays, non à ceux de la vieille et du narrateur.

Si elle est conforme à des interprétants textuels, une version interne appartient à l'interprétation intrinsèque du texte. En elle-même, elle constitue un *hypotexte*⁴¹.

Des hypotextes peuvent différer jusqu'à devenir inconciliables. Cela suscite alors une insoluble tension interprétative qui peut être à son tour dialectisée. La fascination qu'exercent certains textes littéraires ou religieux, les lectures inlassables et insatisfaites qu'ils appellent tiennent sans doute une bonne part aux boucles interprétatives qu'impose l'interaction conflictuelle entre leurs hypotextes⁴².

L'unité empirique d'un texte n'entraîne évidemment pas son homogénéité sémantique. Outre qu'il est produit par plusieurs types de systémativité à l'œuvre dans chacune de ses composantes, les conflits entre ses hypotextes peuvent interdire d'en construire une interprétation intrinsèque globale stable.

1. L'isotopie animale

Nous allons maintenant décrire d'autres versions internes du récit. Plusieurs raisons nous y engagent. En premier lieu les versions déjà construites ne rendent pas compte de certaines parties du texte, notamment son troisième paragraphe. Ensuite, la présence d'acteurs non humains comme la mort et les poussins nous engage à explorer d'autres secteurs thématiques que la dimension //humain//.

Pour mettre en évidence ces secteurs paradigmatiques (qui induisent syntagmatiquement des isotopies), la procédure la plus simple consiste à étendre les classes d'acteurs. Commençons par identifier ceux qui relèvent de la dimension //animal//.

a) Toine est évidemment substituable à une poule, non seulement parce qu'il rivalise avec *la jaune*, mais aussi parce que d'autres acteurs agissent à son égard de la même manière : cf. "la vieille allait de son homme à ses poules et de ses poules à son homme", l. 274. Ou bien ils parlent de lui de façon équivoque : cf. "les poussins de votre homme", l. 199. Il se décrit de la même façon : "en v'là un aileron"⁴³, l. 90. Il prend la même couleur que la poule jaune (cf. "le cataplasme jaune", l. 251). Des relations de con-

41. Nous employons ce mot sans référence à Riffaterre (1983). Les versions étudiées plus haut sont des hypotextes narratifs. Il en est toutefois d'autre sorte.

42. Cf. par exemple les textes paraboliques et leurs instructions de recherche.

43. Cf. aussi "les bras soulevés comme des ailes", l. 266.

tiguité spatiale s'établissent entre les poules et lui : "une ou deux poules volaient jusqu'au pied du lit, cherchant des miettes sur le sol"⁴⁴, l. 158.

b) La vieille, en revanche, et à l'inverse, peut être remplacée par un coq : "quand la vieille avait disparu, un coq aux plumes rouges sautait parfois sur la fenêtre, regardait d'un œil rond et curieux dans la chambre, puis poussait son cri sonore", l. 155-158. En règle générale, elle est décrite comme un oiseau mâle (quant au sexe) ou masculin (quant au genre) : elle marche "à longs pas d'échassier" (l. 63) et porte "une tête de chat-huant en colère" (l. 64). Elle crie comme un oiseau : "elle piaillait" (l. 128), "elle criait" (l. 151) ; et elle regarde de même : "son œil de chouette", l. 190 (à comparer avec *l'œil rond* du coq).

La "mé Poule" (l. 87), ainsi nommée pour la déprécier, n'est donc telle que sur l'isotopie /humain/ et dans l'univers de Toine. Sur l'isotopie /animal/ et dans l'univers du narrateur elle devient un coq, ou un oiseau mâle.

Le passage d'une isotopie à l'autre s'accompagne ainsi d'un changement de sexe : la femme devient mâle et l'homme, femelle.

c) Prosper, pour sa part, "devient" un carnassier : du moins est-il comparé à un *fochet* et à un *renard*⁴⁵ (l. 167). Il en a la figure "mince et rusée"⁴⁶ (l. 195).

Le goût du renard pour la volaille est devenu proverbial et *vendre la poule au renard* se dit pour signifier *aller contre les intérêts de quelqu'un*. Ainsi la demande de fricassée que formule Prosper se trouve-t-elle remotivée sur l'isotopie animale. Ajoutons que son nom, Horslaville, ne disconvient pas à un animal sauvage⁴⁷. Bref, le renard et Prosper sont deux acteurs d'un même agoniste. Même indexés sur des isotopies différentes, ils partagent bien entendu des traits sémantiques communs.

44. Cf. aussi les parallélismes syntaxiques et les assonances comme "dans le lit et dans le nid" qui soulignent les contiguités sémantiques. Tout cela n'empêche évidemment pas que Toine soit nommé *cochon* dans l'univers de la vieille et *gros lapin* dans celui de Célestin Maloïsel : l'isotopie animale n'en demeure pas moins, d'un univers à l'autre.

45. Certes, il ne s'agit que de comparaisons. Mais si l'auteur peut mobiliser toutes les ressources de la langue, le lecteur ne doit pas être en reste. Nous récusons la démarche qui réduit les comparaisons à un sens supposé dominant. En règle générale, elles connectent des isotopies génériques (cf. l'auteur, 1987 a, ch. VIII).

46. Cf. Buffon : "le renard est célèbre par ses ruses et mérite en partie sa réputation".

47. Et son prénom, *Prosper*, s'accorde à son rôle de bénéficiaire.

d) Corrélativement les acteurs animaux se voient décrits comme des humains⁴⁸. Ainsi, les poules de la vieille sont nommées ses *pensionnaires* (l. 70). Les poussins sont attrapés par la vieille “avec des mouvements soigneux de sage-femme” (l. 317). Toine s’écrie “qué baptême !” (l. 328) et se flatte de sa “paternité”. Enfin, ils constituent “une famille” (l. 334).

Ces enfants sont plus vraisemblablement des filles que des garçons, pour qui connaît la phraséologie française. Littré note que *ma poule* “se dit familièrement et par amitié en parlant à une femme, à une fille⁴⁹”. Et un proverbe qui s’applique aux séducteurs prétend qu’un bon renard ne mange jamais les poules de son voisin. Si manger les poules peut signifier séduire les filles⁵⁰, le mon gendre final prend un nouveau relief. L’alliance sur l’isotopie /humain/ devient prédation sur l’isotopie /animal/.

Remarque : De tels dédoublements d’isotopie sont monnaie courante chez Maupassant : cf. “cette mère poule [...] avait pondu ses quatre filles depuis que je ne l’avais vue” (*op. cit.*, I, p. 1249) ; ou “[...] sa femme toute jeune, maigre, petite, pareille à une poule cayenne avec une tête mince et plate que coiffe, comme une crête, un bonnet rose. Elle a un œil rond, étonné et colère, qui regarde de côté comme celui des volailles” (*op. cit.*, II, p. 389).

Nous sommes alors en mesure de construire une nouvelle “version” interne du récit, fort simple, dont le niveau événementiel peut se résumer ainsi : le renard convainc le coq de forcer la poule à couver, pour manger ensuite les poussins. Malgré sa brièveté, la dispersion tactique de ses constituants, l’absence de toute composante dialogique, cette “version” nouvelle apparaît comme une variation interne de la première version étudiée sur l’isotopie /humain/⁵¹. Mais alors que Prosper était l’adjuvant de la vieille, le coq devient ici l’adjuvant du renard.

Retenons dès à présent qu’un texte narratif n’est pas identique à lui-même sur toutes ses isotopies. Un récit résulte pour l’essentiel de l’application d’un secteur thématique sur un secteur dialectique. En variant la nature et l’étendue de ces secteurs, lecture et écriture peuvent faire proliférer des variations internes fort dissemblables, impossibles à homologuer,

48. Techniquement, au trait /animal/ inhérent à ‘poule’ s’ajoute en contexte, par afférence, le trait /humain/ inhérent à ‘pensionnaire’. La dissimilation d’isotopies suspend l’incompatibilité.

49. Le Robert, au goût du jour, étend cela aux jeunes filles.

50. L’analogie entre la consommation alimentaire et la consommation sexuelle est des plus triviales.

51. Deux variations internes d’un récit dérivables l’une de l’autre sans changement d’axiologie pourraient toutefois être dites *variantes internes*.

voire inconciliables.

Aucune des deux variations, celle qui se situe sur l'isotopie /humain/ dans la première version, comme celle qui se situe sur l'isotopie /animal/, ne permet une lecture satisfaisante.

La première est globale mais incohérente, du moins si l'on tente une lecture uniforme sur l'isotopie /humain/ pour prétendre que Toine accouche, puis se promet de manger un de ses enfants avec le voisin.

La seconde variation est cohérente mais partielle. Si bien qu'aucune des deux, considérée isolément, n'est plausible. D'ailleurs, comme on va le voir par l'étude de leurs connexions, le parcours interprétatif inscrit dans le texte renvoie indéfiniment de l'une à l'autre.

Puisque les isotopies ne sont séparées que par une fiction nécessaire à l'exposé, examinons donc leurs interrelations pour caractériser le parcours interprétatif global. Comparons d'abord les acteurs, pour quelques précisions préalables :

/humain/	'Toine'	'la vieille'	'Prosper'	'enfants'
/animal/	'poule'	'coq'	'renard'	'poussins'

(i) Toine et la poule jaune peuvent être considérés comme deux acteurs d'un même agoniste. Leur juxtaposition dans le texte marque l'entrelacement des deux isotopies.

(ii) Les dénominations des acteurs animaux sont choisies pour leur caractère typique. À la vieille est aussi associé *chat-huant*, comme à Prosper, *furet* ; mais reprendre ces dénominations masquerait certaines relations sémantiques⁵².

(iii) |'enfants'| est obtenu par réécriture de 'poussins' sur l'isotopie /humain/.

Les interrelations remarquables des deux isotopies se présentent ainsi :

(i) Leurs *connexions* sont métaphoriques (marquées par des contextes équatifs : parallélismes syntaxiques, isophonies, enclosures, contiguités

52. Ni le furet ni le chat-huant n'entretiennent dans la phraséologie de relations privilégiées avec les poules. L'essentiel est de retenir les traits sémantiques communs à toutes les descriptions de l'acteur : ainsi, le coq, le chat-huant et la chouette sont associés ici à des traits descriptifs comme /à l'œil rond/, /criard/.

dans le référent fictif) ; à l'exception de la connexion |'enfants'| ↔ 'pous-sins' qui est de type symbolique.

Remarque : Le fait que |'enfants'| n'est pas lexicalisé dans le texte pourrait confirmer que le manque primordial du récit réside dans la stérilité du couple. Toutefois, sur l'isotopie animale, le coq féconde bel et bien la poule en déposant sous ses bras ses "graines de volaille"⁵³ ; et ils obtiennent, pour ainsi dire, la note maximale de fécondité : dix (poussins) sur dix (œufs).

(ii) L'isotopie /humain/ domine l'isotopie /animal/. La première, qui induit l'impression référentielle globale, est *comparante* ; la seconde, *comparée*⁵⁴.

(iii) Quant à la hiérarchie évaluative entre les isotopies, elle s'établit ici à l'inverse de la dominance. Ordinairement, la dimension sémantique //humain// est évaluée positivement par rapport à la dimension //animal//⁵⁵. Ici, l'inverse vaut pour Toine (qui s'enorgueillit, l. 323) comme pour les gens du pays, qui lui font un triomphe (l. 339). On pourrait estimer que cette inversion marque une dérision du narrateur : ce serait le cas pour une lecture qui valoriserait *a priori* l'isotopie /humain/. Mais d'une part on a vu que le foyer énonciatif du narrateur était proche de ceux de Toine et des gens du pays. Et, d'autre part, très souvent chez Maupassant les animaux ont le beau rôle et les hommes, le mauvais. Nous ne pouvons développer ici ce point, mais des nouvelles comme *Coco* (t. I, pp. 325 sqq.) ou *La peur* (t. I, pp. 600 sqq.) permettent de s'en convaincre. Les animaux maléfiques, comme le perroquet dans *Le noyé* (t. II, p. 1038 sqq.) tiennent leur pouvoir des humains.

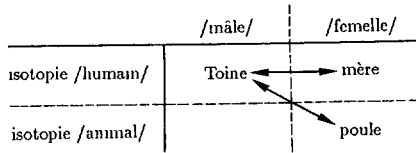
Plus précisément, les hommes recèlent les caractères négatifs qu'on prête aux animaux (brutalité, férocité, etc.), alors que les animaux sont dépositaires des valeurs "humaines" jugées positives (amour, fidélité, tolérance, etc.). C'est pourquoi les uns sont sans cesse comparés aux autres, et réciproquement : ces comparaisons révèlent leur vérité "profonde".

53. Cette fécondation, pour violente qu'elle soit, n'en reste pas moins chaste, et la formule évangélique "les temps étaient proches" (l. 294) ferait (pour une lecture productive) de l'éclosion une nativité, de Toine une vierge mère, de la badauderie des gens du pays une adoration des bergers, et de la fricassée le Sacrifice.

54. Toutes deux appartiennent à la vérité textuelle, car elles comptent toutes deux des unités lexicalisées dans tous les univers. Ainsi, l'isotopie /animal/ est représentée dans ceux du narrateur, de la vieille, de Toine, de Prosper et des gens du pays.

55. En témoignent aussi bien le lexique des insultes que la phraséologie.

Par exemple, la “tendresse de mère” (l. 344) qui saisit Toine est en rapport direct avec le rôle de la poule qui lui correspond sur l’isotopie /animal/ :



La relation ‘Toine’/‘mère’ est une comparaison non métaphorique⁵⁶ ; la relation ‘Toine’ /‘poule’ est une connexion métaphorique (au demeurant implicite) ; mais toutes deux concourent au même résultat : inhiber le trait /mâle/ dans la description sémantique de ‘Toine’, c’est-à-dire, en termes moins techniques, dénier sa virilité.

Remarque : Nous pouvons ici redéfinir l’opposition *être* vs *paraître*, utilisée parfois imprudemment en sémiotique⁵⁷. Le *paraître*, dans un intervalle dialectique donné, est constitué par l’ensemble des contenus qui, précédemment actualisés, sont à présent inhibés (en particulier quand ces contenus n’appartiennent ni à l’univers de référence, ni *a fortiori* à la vérité textuelle). L’*être* est alors constitué par l’ensemble des traits inhibiteurs à un même moment (en particulier quand ils appartiennent à l’univers de référence et *a fortiori* à la vérité textuelle).

Les principales réécritures d’une isotopie à l’autre se résument alors ainsi :

isotopie /humain/ paraître		isotopie /animal/ être
a) ‘homme’	→	‘femelle’
b) ‘père’	→	‘mère’
b) ‘femme’	→	‘mâle’
c) ‘stérilité’	→	‘fécondité’
d) ‘prédation’	→	‘tendresse’
e) ‘alliance’	→	‘filiation’
f) ‘rigolade’	→	‘sérieux’
g) ‘colère’	→	‘calme’
h) ‘disqualification’	→	‘qualification’

56. Ses deux termes relèvent de la même dimension sémantique.

57. Selon le sens commun, version affadie de l’ontologie idéaliste classique, l’apparence serait par nature trompeuse, et ne procéderait pas de l’essence.

Ces réécritures intéressent différents acteurs ; elles appellent quelques précisions complémentaires : **d**) Toine est saisi par la tendresse (l. 344) et se promet une fricassée (l. 352) ; **e**) à l'alliance promise par les *mon gendre* sur l'isotopie humaine correspond une filiation sur l'isotopie animale ; **f**) les gens du pays viennent pour rigoler l. 42, mais sont sérieux l. 278 ; **g**) la vieille se calme l. 208 ; **h**) la paralysie de Toine le qualifie pour dispenser sa chaleur animale.

Ces réécritures, loin d'affaiblir la cohésion de chaque isotopie, la confirment. Elles manifestent par ailleurs la supériorité hiérarchique de l'isotopie /animal/ sur l'isotopie /humain/, telle que la première paraît "dire le vrai" sur la seconde⁵⁸.

Introduisons à présent des critères tactiques, pour préciser la distribution syntagmatique des deux isotopies. Puisque les contenus de l'une et de l'autre sont manifestés alternativement, elles sont entrelacées. Mais il faut préciser toutefois que le début et la fin du texte se situent sur l'isotopie /humain/. Et l'isotopie /animal/ se densifie de façon croissante⁵⁹, si bien que l'épreuve principale (quelle que soit la version du récit retenue sur l'isotopie /humain/) lui est fortement connectée : en simplifiant, on pourrait dire que la transformation des contenus s'accomplit sur l'isotopie /animal/, ce qui confirme encore sa supériorité hiérarchique.

2. L'isotopie topographique

Considérons à présent les deuxième et troisième paragraphes du texte, qui ont échappé jusqu'à présent à l'analyse.

La description de Tournevent met en jeu trois acteurs dont voici les lexicalisations :

(i) Le site : "un pli du vallon [...] entouré(es) de fossés et d'arbres [...] ce ravin couvert d'herbe et d'ajonc [...] la courbe [...] ce trou [...] les sillons".

(ii) Les maisons : "le hameau enfoncé [...] dix maisons normandes [...] ces maisons blotties [...] comme les oiseaux qui se cachent".

58. La tradition herméneutique occidentale, issue principalement de l'allégorisme patristique, influe naturellement sur les techniques de génération et d'interprétation des textes de fiction : elles s'instituent de manière à confirmer la valorisation du *sens caché*, qui se lit ici, dérisoirement, sur l'isotopie animale.

59. À partir de l'affrontement initial (cf. *cochons*, l. 79 ; *aileron*, l. 90).

(iii) Le vent de mer : “ouragan [...] le grand vent de mer, le vent du large, le vent dur et salé...”.

Ces acteurs entrent en relation dans deux graphes thématiques, que l'on peut résumer ainsi, sans notation oiseuse : (i) le vent agresse les maisons (cf. “ronge et brûle [...] dessèche et détruit”) ; (ii) le site les en protège (cf. “un abri”, répété).

La structure dialectique simple que constituent ces deux graphes ne mérite pas le nom de récit, dans la mesure où (à la différence de la variation articulée sur l'isotopie /animal/) elles manifestent un antagonisme sans médiation. Elles n'en constituent pas moins une variation du texte, articulée sur une nouvelle isotopie générique, et dont nous allons étudier les rapports avec les autres versions. Précisons tout d'abord les relations entre acteurs homologues.

A. Le site de Tournevent a des rapports de contiguïté avec Toine. On le définit comme le “cabaretier de Tournevent”. Comparons les descriptions de Toine et celles du site ; cela met en évidence plusieurs traits communs :

a) /convexité/ : “la courbe [...] avait fait nommer ce lieu Tournevent”. Or, Toine est “le plus gros homme du canton” (l. 31) ; il est bouffi (l. 84), soufflé (l. 108).

b) /à singularité rentrante/ : le site est un “pli du vallon”, un “ravin”, un “trou”. Or, contre le flanc de Toine (cf. l. 232), le “pli” sous ses gros bras (cf. l. 219, 300, 314) est la partie de son corps que privilégie le texte.

c) /pubescent/ : le ravin est “couvert d'herbe et d'ajonc” et les maisons y sont *blotties*⁶⁰ (l. 8). Toine porte la barbe, et la première bestiole y est *blottie* (l. 308).

Ces rapprochements sont confirmés sur l'isotopie animale où la poule se substitue à Toine : la singularité rentrante est alors le dessous des ailes de la poule (cf. l. 266 “les bras soulevés comme des ailes”) ; et la pubescence, ses plumes : cf. l. 335 “la poule [...] hérissait ses plumes pour abriter [cf. *abri*, l. 10 et 12] ses petits”.

B. Corrélativement, les maisons possèdent des traits sémantiques qui permettent de les homologuer aux poussins :

a) Elles sont au nombre de dix (l. 6), tout comme les poussins.

60. Noter aussi qu'elles sont “entourées [...] d'arbres”.

b) Elles sont petites relativement au site (cf. "pauvre hameau" l. 5), voire à Toine ("sa petite maison semblait dérisoirement trop étroite et trop basse pour le contenir", l. 32-34).

c) Elles sont comparées "aux oiseaux qui se cachent dans les sillons" : elles comprennent donc dans leur description les traits génériques afférents /animal/ et /oiseau/. Or, les poussins sont "cachés" sous les bras et sous la barbe de Toine.

d) En outre, "le hameau tout entier semblait la propriété d'Antoine Mâcheblé", l. 16. Or, Toine prend un des poussins dans ses doigts (l. 302) et veut *garder* le dernier dans son lit⁶¹ (l. 343), ce qui témoigne d'une volonté d'appropriation.

Ces rapprochements sont redoublés ou complétés sur l'isotopie humaine, où les gens du pays sont homologues des poussins :

Comme Toine — et la poule — réchauffent les poussins (cf. "échauffant [...] les germes de volaille" l. 266), Toine réchauffe "le pays" (l. 22) par ses brûlots : cf. l. 25 "ça chauffe la tripe". (Pour sa part, le site abrite les maisons du froid, puisqu'il les protège contre le vent qui "détruit comme les gelées d'hiver", l. 13-14).

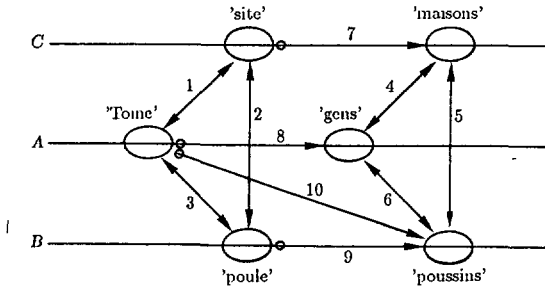
Comme le site avec les maisons, et la poule avec les poussins, Toine se trouve avec les gens dans un rapport de un à dix : "il mangeait et buvait comme dix hommes ordinaires", l. 77.

Enfin les gens du pays l'appellent *père* (l. 1, 23, 53, 140, 350 ; voir encore sa "paternité singulière" à l'égard des poussins).

Quant aux relations entre les gens du pays et leurs maisons, elles vont sans dire.

Faisons le point. Les relations entre ces couples d'acteurs homologues sur les trois isotopies se laissent représenter ainsi :

61. Ajoutons que Tournevent est un lieu-dit : le site a donc *donné son nom* au hameau (l. 8-10). Voir la "paternité singulière", l. 324, et le "Nom de nom, qué baptême !" (l. 328).



Légende :

— Les contenus entre guillemets simples sont des archisémmes construits, désignant des acteurs.

— A, B, C : isotopies génériques /humain/, /animal/, /topographie/.

— 1, 2, 3 : relations d'équivalence induites conjointement par les trois sèmes spécifiques /convexe/, /à singularité rentrante/, /pubescent/.

— 4, 5, 6 : relations d'équivalence induites conjointement par les sèmes /dix/ et /petit/⁶² (pour 4 et 6) ; à quoi s'ajoute /blottie/ pour 5.

— 7, 8, 9, 10 : sèmes fonctionnels /échauffement/, /abri/ et /filiation/ (par don du nom pour 7 ; par l'appellation familière *père Toine* pour 8).

Remarque : Les connexions métaphoriques⁶³ (relations 1 à 6) ne comptent parmi leurs interprétants qu'une seule comparaison explicite (entre les oiseaux et les maisons, l. 11 ; encore faut-il la renforcer par l'inférence *si* oiseaux, *alors* poussins). Les autres interprétants explicités sont des récurrences de signes (comme *dix*, *blottie(s)* ou *abri(ter)*). Hors de cela, les connexions s'établissent par des raisonnements analogiques intéressant les sèmes, indépendamment de toute contrainte de localité⁶⁴.

62. Les gens du pays sont petits relativement à Toine (*ce colosse*, l. 115).

63. Établies par l'*identité* de sèmes spécifiques (inhérents ou afférents), elles induisent une relation d'*équivalence* entre sémèmes indexés sur des isotopies génériques différentes.

64. Les parcours interprétatifs globaux sont fortement non linéaires, et les contraintes de localité n'y jouent qu'un rôle secondaire. D'ailleurs, l'analyse thématique et dialectique que nous conduisons à présent reste autonome à l'égard de la composante tactique qui définit les dispositions linéaires.

Certains rapprochements peuvent certes paraître lointains. S'ils sont faiblement plausibles, ils conjuguent leurs faiblesses pour constituer un faisceau de présomptions difficile à récuser.

C. Enfin, 'le vent de mer' appartient à la même classe que 'la vieille', 'le coq' et 'la mort' ; voici pourquoi.

On a remarqué l'homonymie patoise entre la *mère* et la *mer* ; elle est l'interprétant de relations sémiques d'identité :

a) /violent/ : la violence définitoire de l'*ouragan* doit être rapprochée de la violence physique (cf. les "grands coups sur le ventre", l. 253) et morale (*colère*, l. 64, *fureur*, l. 97) qu'exerce la vieille. La comparaison d'une femme et d'un ouragan reste hélas banale⁶⁵.

b) /desséchant / : le vent *dessèche* (l. 14) ; or, la mort se montre "dans la maigreur" (l. 104) ; et la vieille est maigre. On objectera qu'il reste une différence aspectuelle entre la mort desséchante et la vieille desséchée ; mais toutes deux privent Toine de liquide. La mort en imposant le régime *sec* après l'attaque (et Toine déplore : "de ne point bê ça me fait deuil", l. 159, en répétant le mot *deuil*) ; la vieille, en le privant de soupe, l. 227.

c) /bruyant/ : un ouragan est bruyant (cf. le verbe *tempêter*, ou des expressions comme *une tempête d'applaudissements*). Or, la vieille crie (dans la figure de Toine, l. 82 : au bruit s'ajoute le souffle). Et le coq n'est pas en reste, l. 157.

d) /salé/ : la vieille — ou du moins son homonyme — la *mé* est *imbuvable* : "al' est salée"⁶⁶, l. 57 Cela peut se lier à sa nature mâle, voire virile : dans notre tradition, le salé convient aux hommes et le sucré, aux femmes⁶⁷. Contrastivement, Toine, figure maternelle, est associé au sucré : on le surnomme *Brûlot* ; or, cette consommation regrettamment obsolète se compose d'eau-de-vie brûlée avec du sucre.

e) /destructeur/ : Comme le vent de mer "ronge [...] et détruit", la mort accomplit "son lent travail de destruction" l. 102.

Remarque : Bien entendu, les sèmes inventoriés ci-dessus ne sont pas sans rapport entre eux, et sont liés notamment par des inférences comme : *si* /violent/ *alors* /destructeur/, ou *si* /salé/ *alors* /desséchant/.

65. Cf. cette phrase de Sartre : "cette bonne femme... c'est un ouragan". Les féministes américaines ont d'ailleurs tempêté pour obtenir que les cyclones ne soient plus exclusivement affublés de prénoms féminins (cf. l. 65 et 320).

66. Un mot comme *imbuvable* n'appartient certes pas au texte, et paraît relever d'une interprétation extrinsèque. Nous nous permettons ce petit détour par la phraséologie, pour souligner que des rapprochements comme celui-là y sont déjà inscrits (cf. aussi *il ne peut pas l'avalier*).

67. À elles les sucreries, à eux les cochonnailles. On dit en Grèce d'une femme portée sur les hommes qu'elle *aime le salé*.

D. Les rapprochements entre acteurs que nous venons de détailler pourraient être complétés par des homologations entre procès : par exemple le site de Tournevent *détourne* le vent de mer (comme son nom l'indique assez) ; parallèlement, Toine esquive par le rire les colères de sa femme (l. 85) et *pare* ses attaques⁶⁸ (l. 258).

Il reste que l'analyse de la classe d'acteurs comprenant 'la mort', 'la vieille', 'le coq' et 'le vent de mer' conforte celle des autres classes ('le site' de Tournevent, 'Toine', 'la poule' ; 'les maisons', 'les gens du pays', 'les poussins').

La version interne du récit ainsi mise en évidence sur l'isotopie topographique est indéniablement une variante de la seconde version du récit sur l'isotopie humaine : elle en reproduit en effet la structure évaluative ; le vent de mer y est évalué négativement, comme la vieille ; en revanche, le site de Tournevent et les maisons sont évalués positivement, comme Toine, les gens du pays (et les poussins).

3. L'isotopie métaphysique

On aura noté une disparate : 'la mort' n'a pas ou pas encore de corrélat dans les autres classes d'acteurs.

Elle prive Toine de mouvement⁶⁹ et, ultérieurement, de boisson⁶⁹. En revanche Toine *donne* les poussins à la vie : cf. l. 349-350 "cet être si petiot qu'il avait donné à la vie". Et les poussins sont fort remuants (cf. "remuait", l. 307 ; "courut" l. 309). On obtient alors, schématiquement :

Épisodes I et II	Épisode III
'mort'	'vie'
'prendre'	'donner'
'immobilité'	'mouvement'

Remarque : *Donner à la vie* est une lexie, et, comme telle, ses constituants sont affectés par des neutralisations sémiques⁷⁰, qui pourraient rendre illégitime notre lecture. Dans les textes mythiques en général (dont les textes littéraires ou

68. Comme sans doute celles de la mort : "il aurait fait rire une pierre de tombe", l. 43.

69. À l'inverse, la vieille le prive d'abord de nourriture liquide (la soupe) puis de mouvement (l. 227-237). Elle prive enfin Toine du dernier poussin (l. 345).

70. Par exemple, dans *monter au créneau*, le trait générique /architecture militaire/ est ordinairement neutralisé.

religieux), nous admettons que toute lexie peut voire doit être resémantisée. Notre tradition herméneutique a certes pesé pour nous convaincre que la lettre tue : pour l'allégorisme tout mot est virtuellement métaphorique. Nous choisissons d'aller à l'inverse, en prenant tout "au pied de la lettre". Non seulement nous prenons les métaphores "au sens littéral" (ce qui évite d'en proposer une lecture réductrice), mais nous admettons sereinement la pluralité des sens "littéraux". En général, dans un contexte local donné, un seul sens est activé. Mais au palier textuel le contexte global suscite diverses activations à longue portée, indépendamment des structures syntaxiques, qui organisent le palier inférieur.

Peut-on, faut-il aller plus loin ? L'isotopie métaphysique ainsi constituée reste fort restreinte puisqu'elle ne comprend que six sémèmes : 'être', 'vie', 'mort', 'diable', 'tombe' et 'deuil'⁷¹. Pour l'étendre, il faudrait postuler des connexions symboliques qui permettraient d'introduire par réécriture de nouveaux contenus. Toine pourrait ainsi devenir l'Homme luttant contre la mort, ou Maupassant contre sa maladie, etc.

Nous nous y refusons, car nous avons montré ailleurs la fragilité de telles lectures allégoriques, surtout pour ce qui touche Maupassant⁷².

Telle quelle, l'isotopie métaphysique ne permet pas d'articuler à proprement parler une nouvelle version du récit. Elle est articulée cependant par une structure dialectique sans médiation (donc non narrative) qui peut se formuler ainsi : la mort prive Toine ; il donne des êtres à la vie. Comme la mort est évaluée négativement (dans l'univers du narrateur) et la vie positivement (dans celui de Toine) la lecture de cette isotopie est conforme à la seconde version du récit sur l'isotopie humaine.

4. Vers un parcours interprétatif global

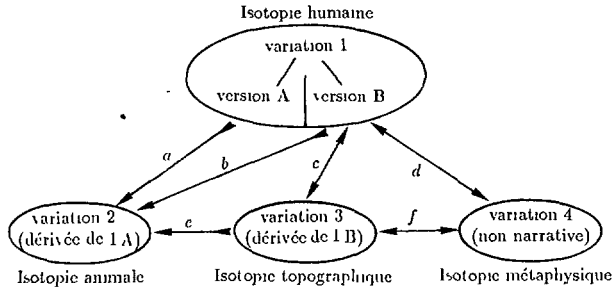
Ressaissons synthétiquement les résultats acquis :

Isotopies	Nombre de versions	Acteurs			
humaine	2	'Toine'	'la vieille'	'les gens du pays'	'Prosper'
animale	1	'la poule'	'le coq'	'les poussins'	'le renard'
topographique	1	'Tournevent'	'le vent de mer'	'les maisons'	∅
métaphysique	0	'la vie'	'la mort'	∅	∅

71. Nous avons naturellement pris "au pied de la lettre" les expressions *ça me fait deuil, faire rire une pierre de tombe, et faire rire le diable*.

72. Est-il l'homme sans Dieu, selon P. Cogny ? Ou avec Dieu, selon Greimas, qui proposait une lecture évangélique de *Deux amis* ?

Voici les éléments qui permettent de reconstituer un parcours interprétatif global :



Les flèches simples représentent des connexions métaphoriques. Leur orientation se conforme aux relations de dominance métaphorique ; elles vont du comparé au comparant. Les flèches doubles relient entre elles les variations narratives⁷³. Ce schéma figure des interactions entre thématique (isotopies) et dialectique (variations et versions).

Convenons que l'accessibilité d'une isotopie est déterminée principalement par les relations comparé/comparant⁷⁴. Alors l'isotopie animale est la plus accessible (après l'isotopie humaine qui est la plus dense, la plus étendue, et qui détermine l'impression référentielle). En troisième lieu vient l'isotopie topographique, connectée avec trois autres. Enfin, l'isotopie métaphysique, connectée avec deux autres seulement. L'ordre global de lecture des isotopies est donc celui que nous avons adopté.

Convenons à présent que la plausibilité d'une variation dépend — au moins pour une part — du nombre de ses connexions types. En ce cas les variations 1 (version B), 2 et 3 jouissent d'une égale plausibilité (de degré 3) ; ensuite vient la variation 4 (au degré 2) ; enfin la variation 1 (version

73. Par exemple, pour mémoire : relation de type a : 'Toine' → 'cochon' dans l'univers de la vieille ; de type b : 'Prosper' → 'renard' ; de type e : 'maisons' → 'oiseaux' ; de type d : 'mort' ← 'vieille' ; de type f : 'mort' ← 'vent de mer' ; de type c : 'gens du pays' ↔ 'maisons'.

74. Nous tenons compte ici des relations types, et non du nombre de leurs occurrences. Les remarques qui suivent touchent donc des critères qualitatifs.

A) au degré 1. L'ordre global de lecture des variations est donc celui que nous avons adopté, avec cette exception de taille que la seconde version de la première variation doit être placée en dernier lieu⁷⁵.

Remarque : Dans ce qui précède nous ne traitons que du parcours interprétatif global (pour une lecture méthodique) et nous ne faisons pas intervenir la composante tactique, qui règle les rapports entre le parcours interprétatif global et les parcours interprétatifs locaux. C'est pourquoi nous n'avons pas classé les isotopies ni les versions internes par des critères distributionnels⁷⁶.

En manière de conclusion provisoire touchant les isotopies et les variations du récit, deux remarques convergentes s'imposent.

a) Les variations du récit ne se laissent pas homologuer de manière à construire un récit type dont elles seraient des occurrences. Par exemple, à une classe d'acteurs on ne peut faire correspondre un agoniste et un seul, car les évaluations sont contradictoires, non seulement bien entendu entre les versions (articulées sur une même isotopie), mais encore entre les variations (articulées sur des isotopies différentes). On ne peut alors construire un récit type qui énoncerait "la morale de l'histoire" et dont les différentes variations seraient dérivables.

La structure dialectique du texte prend ainsi la forme d'un cycle de variations interconnectées. Il peut se parcourir indéfiniment, sans jamais parvenir à un état final stable où seraient résolues les contradictions propres à chaque variation et les contradictions entre les variations. Cela contribue à l'amoralité du texte et sans doute à son pouvoir de fascination.

b) Le parcours interprétatif ainsi décrit ne permet pas de choisir une isotopie ou une variation où serait articulé le "sens profond". L'isotopie dominante n'est pas pour autant fondamentale. Certaines variations paraissent plausibles, mais les variations non plausibles ne peuvent être écartées. Les parcours interprétatifs de certains textes mythiques ont la forme de labyrinthes, et c'est pourquoi ils attirent et égarent sans fin le lecteur. Pour qui veut les décrire, ce n'est pas la "bonne voie" qui importe, mais le labyrinthe lui-même. Nous souhaitons seulement en lever le plan, c'est-à-dire montrer les contraintes inaperçues qui règlent l'errance des lecteurs réels.

75. En fonction d'autres critères, nous avons décelé plus haut qu'elle n'était pas plausible.

76. Ils permettraient d'opposer par exemple l'isotopie topographique (localisée et dense) à l'isotopie animale (non localisée).

III. VERS L'ARCHITHÉMATIQUE

La cohésion du texte reste assurée notamment par des contenus invariants dans toutes les versions et sur toutes les isotopies. Nous allons détailler comment en prenant pour exemple des classes d'acteurs, celles précisément qui comptent des membres sur toutes les isotopies. Elles sont deux : les acteurs qui y tiennent le plus grand nombre de rôles sont d'une part 'Toine' et de l'autre 'la vieille'. Comme on sait, un acteur comprend des traits génériques, qui l'indexent sur des isotopies⁷⁷ ; et des traits spécifiques, qui justifient son appartenance à une classe d'acteurs. En étudiant les classes d'acteurs, nous considérons ces traits spécifiques comme des constantes et les traits génériques comme des variables. En fait, tous les acteurs d'une même classe ne possèdent pas nécessairement les mêmes traits⁷⁸ : par exemple 'le vent de mer', 'la vieille' et 'le coq' sont bruyants, mais non 'la mort'. Il reste que les traits spécifiques communs à plusieurs acteurs rendent compte de la cohésion de la classe : ils constituent une molécule sémique.

Remarque : Comme chaque trait sémantique peut être développé en rôle dialectique, la molécule sémique propre à chaque acteur d'une classe doit être rapportée aux rôles dialectiques propres à cet acteur (dans une version et une variante données). Cette molécule se développe en rôles dialectiques en fonction des contraintes qu'imposent le domaine et/ou la dimension sémantique manifestés par l'isotopie. Par exemple, les gens du pays, acteurs humains, viennent par le café dans la chambre et ressortent par le même chemin ; car le café est le lieu social par excellence. En revanche, les poussins (qui appartiennent à la même classe d'acteurs) sont apportés, encore dans l'œuf, de l'arrière-cour, où ils sont rapportés après l'éclosion. L'opposition /humain/ vs /animal/ au sein de la même classe d'acteurs correspond ainsi à des déplacements symétriques et antithétiques dans l'espace fictif, tel qu'il est articulé par un code des lieux.

77. Pour simplifier, nous avons nommé plus haut *isotopies* des faisceaux isotopiques : en règle générale la réitération d'un trait générique s'accompagne de la réitération d'autres traits qui lui sont liés ; par exemple, l'isotopie /humain/ est généralement redoublée par une isotopie /animé/.

78. Ils connaissent des degrés de typicalité.

Comparons à présent les classes d'acteurs les plus étendues :

catégories	A				B			
	'Toine'	'poule'	'Tournevent'	'vie'	'vieille'	'coq'	'vent de mer'	'mort'
a) /masculin/ /féminin/	+				+			
b) /femelle/ /mâle/		+				+		
c) /convexe/ /plat/	+	+	+		+			
d) /gras/ /maigre/	+				+			+
e) /rentrant/ /saillant/	+	+	+		+	(+)	+	
f) /pubescent/ /glabre/	+	+	+		(+)			
g) /ocil mt - clos/ /ocil rond/	+				+	+		
h) /doux/ /strident/	+	+			+	+	+	
i) /gai/ /coléreux/	+		(+)		+		(+)	
j) /chaud/ /froid/	+			(+)	(+)		+	
k) /sucré/ /salé/	+				+		+	
l) /humide/ /sec/	+						+	
m) /protecteur/ /agresseur/	+	+	+	(+)	+	+	+	
n) /devant/ /derrière/	+		+		+	+		+

Avant d'exploiter ce tableau, voici quelques justifications qui manquent encore :

a) /masculin/ et /féminin/ s'entendent pour le sexe, sur l'isotopie humaine, et non le genre.

c) Entre un sphéroïde et un plan, peu de points de contact : sur l'isotopie humaine, Toine et la vieille ne sont pas "faits l'un pour l'autre" ; cf. "mon abdomen n'est point pliable [...]", l. 56.

d) La mort se montre "dans la maigreur", l. 104.

e) Le corps de la vieille est un volume à singularités saillantes : "une tête de chat-huant en colère", l. 64, "une grande main maigre", l. 315, cela paraît lié à son agressivité (cf. l. 254-256 : "ses mains tombaient l'une après l'autre [...]").

f) La vieille est glabre, par défaut.

g) Toine a l'habitude de cligner de l'œil (et ses yeux ne sont mentionnés que dans le contexte *cligner*) : cf. l. 44 et 131. Ce clignement est

euphorisant (cf. l. 46). En revanche la vieille fixe son œil de chouette (l. 190) et le coq, son œil rond (l. 157). Cela peut être encore rapporté à leur agressivité⁷⁹.

h) Alors que la vieille piaille et crie, la voix de Toine n'est pas forte (comme il conviendrait à un colosse). Au contraire, à la fin du texte "il ne parlait plus qu'à voix basse" (l. 268). Il paraît *craindre* le bruit (l. 269) comme il *crain*t sa femme (l. 127).

l) Toine est imbibé, rouge et soufflant (l. 99), suant (l. 312). Le vent de mer dessèche (l. 14), et la mort aussi.

n) Il s'agit là des localisations habituelles, typiques, des acteurs. Toine est debout "sur sa porte", c'est-à-dire devant son café : cf. l. 34 "on se demandait comment il pourrait entrer dans sa demeure". La courbe de Tournevent est devant les maisons du hameau, relativement au vent.

Pour ne pas allonger l'exposé, nous laissons les autres commentaires à la sagacité du lecteur. Que l'on conteste telle ou telle assignation sémique (notamment pour les sèmes afférents, placés entre parenthèses), peu importe : la stabilité des molécules sémiques constitutives des deux classes est remarquable.

Elle excède même notre texte. Par exemple, le perroquet dans *Le noyé* partage les traits propres à la classe *B* (cf. *Contes et nouvelles*, II, p. 1042). C'est un oiseau mâle ou, du moins, masculin, agressif, à l'œil rond. Il est lié à la mer et à la mort : l'héroïne l'achète après la mort d'un vieux capitaine, et c'est son mari, marin disparu en mer, qui lui a appris à crier et insulter. Cette citation se passe de commentaires : "Elle se sentit défaillir comme si la mort la touchait [...] Et le perroquet, dans sa cage, la regardait de son œil rond, sournois et mauvais [...] Elle sentit, elle comprit que c'était bien lui, le mort, qui revenait, qui s'était caché dans les plumes de cette bête pour recommencer à la tourmenter, qu'il allait jurer, comme autrefois, tout le jour, et la mordre, et crier des injures [...]" (*op. cit.*, II, p. 1044).

Dans d'autres textes, la maigreur, le salé et la mer sont liés à l'abstinence sexuelle : voir les descriptions des vieilles filles dans les stations balnéaires comme celle de *Miss Harriet* (*op. cit.*, I, p. 876) ; et surtout, dans *Épaves*, les filles à marier, qui après dix saisons de *pêche au mari* risquent de devenir "à la femme ce que le *poisson salé* est au poisson frais" (*op. cit.*, I, p. 327). Naturellement, comme la mère Toine, elles sont plates, grandes,

79. Dans bien des sociétés humaines et chez beaucoup de mammifères supérieurs (simiens, canidés), fixer un congénère dans les yeux est immanquablement interprété comme un signe d'hostilité.

viriles et sans gaieté ("elles ressemblaient à des poteaux télégraphiques, [...] parlaient fort, de leurs voix d'hommes sérieux", *ibid.*, p. 328).

Hors même de l'œuvre de Maupassant, certaines associations de traits relèvent de l'axiologie commune telle qu'elle apparaît dans la phraséologie. Par exemple, rien d'étonnant si /chaleur/ et /gaieté/ sont des constituants d'acteurs de la même classe : le français dispose du cliché *rire chaleureux*, et bien d'autres langues codifient le même rapprochement⁸⁰.

Risquons-nous à poursuivre dans cette direction : ces associations de traits ne possèdent-elles pas une grande généralité ? Dans notre tradition culturelle, de telles associations ne sont pas rares. Par exemple, Aristote disait des pythagoriciens qu'ils "appelaient bon ce qui est à droite, en haut, en avant, et mauvais ce qui est à gauche, en bas, en arrière" (*Fragment 195, 1513 a 24 sqq.*)⁸¹. Ce type d'homologation peut être assez stable pour passer dans les langues (cf. *sinistre* en français).

Dans d'autres traditions, c'est à notre connaissance les penseurs taoïstes⁸² qui ont présenté les listes de catégories les plus étendues. On trouve par exemple (cf. Pottier, 1987, pp. 26-27) :

80. Il paraît fondé anthropologiquement, car le rire est partout apprécié pour son effet vasodilatateur : comme ici la fine de Toine Brûlot.

81. Cf. aussi Platon, *République*, X, 614 c : "Au milieu étaient aussi des juges qui, après avoir rendu leur sentence ordonnaient aux justes de prendre à droite la route qui montait à travers le ciel, après leur avoir attaché par devant un écriteau concernant leur jugement ; et aux méchants de prendre à gauche la route descendante, portant eux aussi, mais par derrière, un écriteau où étaient marquées toutes leurs actions". Ce genre d'homologation est très fréquent dans la philosophie occulte.

82. Cf. notamment le *Hi ts'eu*, petit traité annexé au *Yi King*.

X(A)	Y(B)
chaud	froid
masculin	féminin
debout	couché
devant	derrière
joie	tristesse
vie	mort
visible	caché
expansion	contraction
oui	non

Que ces homologations reposent sur des bases synesthésiques ou sur des conventions sociales, peu importe ici⁸³.

Remarquablement, ces deux listes *X* et *Y* ci-dessus reprennent une partie des traits caractéristiques des agonistes *A* (dont l'acteur 'Toine') et *B* (dont 'la vieille'). Or, la liste *X* correspond au principe notamment masculin (*yang*) ; l'autre, au principe notamment féminin (*yin*). Ce rapprochement peut être poursuivi : par exemple, sur l'isotopie /humain/ la féminisation de 'Toine' s'accompagne des réécritures : /debout/ → /couché/ ; /actif/ → /passif/ ; /devant/ → /derrière/ ; /visible/ → /caché/.

Mais, non moins remarquablement, les deux agonistes *A* et *B* inversent d'autres traits caractéristiques du *yin* et du *yang* (qui nous servent provisoirement de révélateur) :

83. L'homologation *masculin* : *féminin* :: *visible* : *caché* :: *froid* : *chaud* est liée par exemple, comme l'a montré Granet, à la division du travail dans la Chine antique : les hommes, laboureurs ou bouviers, travaillant au-dehors, surtout pendant l'été ; les femmes, tisserandes ou fileuses, restant à l'intérieur. Au-delà, certaines homologations peuvent jouir d'une validité transculturelle, procédant de contraintes perceptives et cognitives. Les textes de la littérature dite universelle doivent sans doute une bonne part de leur universalité au caractère anthropologique des structures archithématiques qu'ils mettent en œuvre.

$Y(A)$	$X(B)$
passif	actif
creux	saillant
humide	sec
mou	dur

Convenons — sans plus argumenter — que certaines des homologations discernées par les philosophes taoïstes ont une portée anthropologique (ne serait-ce que par les différences physiologiques entre les sexes). Nous pourrions alors formuler cette hypothèse finale : les agonistes A et B sont tous deux hétérogènes par leur constitution sémique. Chacun juxtapose des traits contradictoires, et les incertitudes sur le sexe de certains de leurs acteurs traduisent pour une part cette hétérogénéité.

Le caractère “grotesque” du texte — souligné par tous les commentateurs — repose pour une part sur cette juxtaposition de traits ordinairement contradictoires.

Son caractère “dramatique” ou “grinçant” peut être également rapporté à cela : des classes hétérogènes ne peuvent être conciliées entre elles. D’où l’échec ou l’implausibilité de toutes les variations et versions internes du récit.